

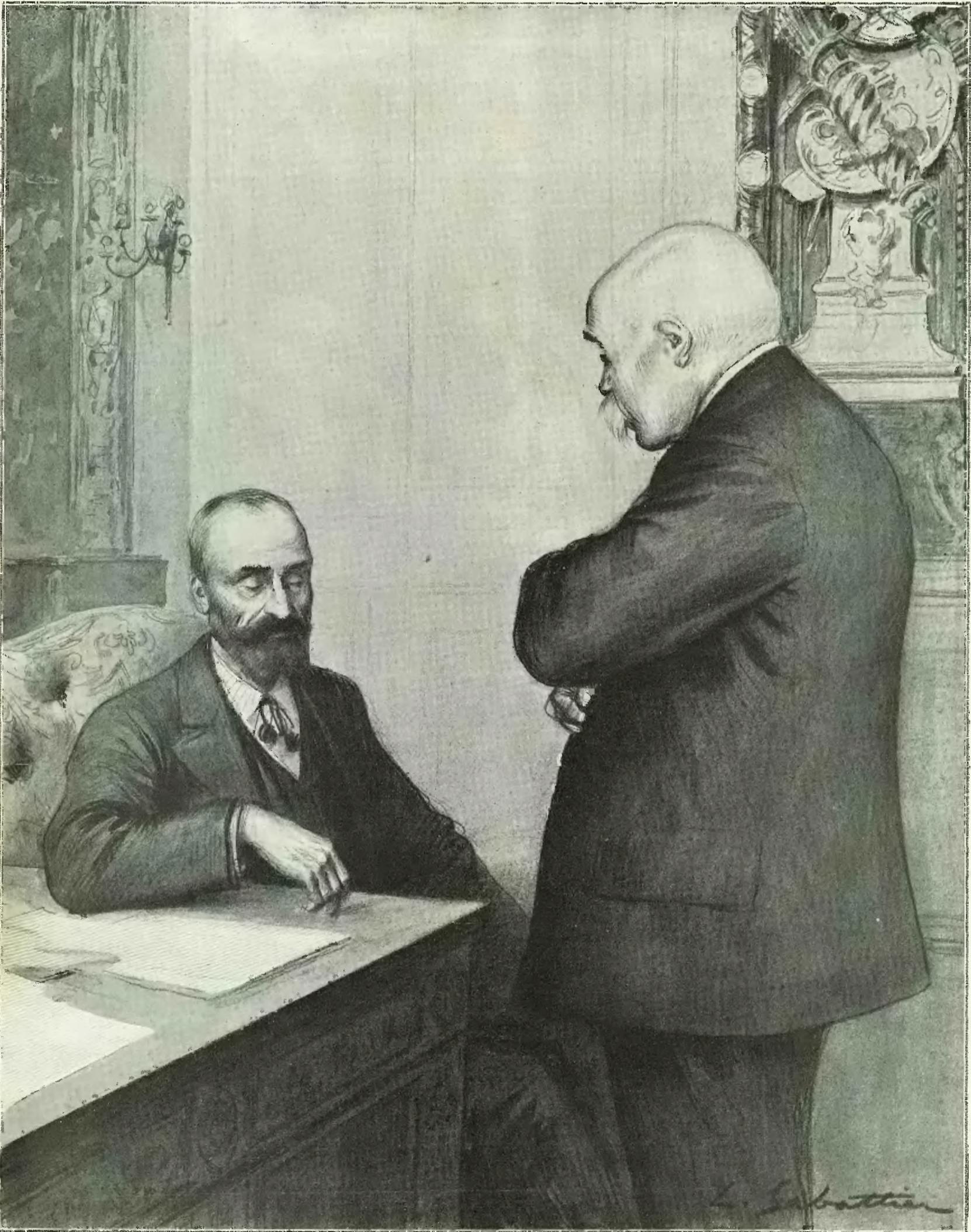
Ce numéro, consacré presque entièrement aux ÉVÉNEMENTS DU MIDI, compte 24 PAGES AU LIEU DE 16  
et contient en outre deux suppléments :  
1<sup>o</sup> LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS DES SOUVERAINS DE DANEMARK ;  
2<sup>o</sup> Le 5<sup>e</sup> fascicule du roman en cours : MINNIE.

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 29 JUIN 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3357



MARCELIN ALBERT EN PRÉSENCE DE M. CLEMENCEAU

*Voir, pages 419 et 420, la suite des photographies sur le voyage de Marcelin Albert à Paris et son retour dans le Midi.*

Nous annonçons, sur la couverture, que ce numéro contient **quinze pages** de gravures relatives aux **Événements du Midi**.

Nous en publions, en réalité, **dix-sept**.

Les correspondants et les envoyés spéciaux de *L'Illustration* ont, en effet, réuni, en dépit de toutes les difficultés, une série unique de documents sur tous les faits marquants de cette semaine si douloureusement mouvementée.

Ce numéro contient également la **Photographie en couleurs des Soirs rains de Danemark**, prise par *L'Illustration*, le 17 juin, au ministère des Affaires étrangères. Ce portrait en couleurs, obtenu directement par la photographie, a été gravé et imprimé en dix jours à 92.000 exemplaires : c'est là — toutes les personnes initiées à l'art typographique s'en rendront compte — un tour de force sans précédent.

La semaine prochaine, *L'Illustration* publiera un supplément théâtral :

#### La Rivale

par MM. HENRY KISTEMAECKERS et EUGÈNE DELARD, le dernier succès de la Comédie-Française.

Paraîtront ensuite :

**Adrienne Lecouvreur**, par Mme Sarah Bernhardt ; **Théodora**, l'œuvre célèbre de M. Victorien Sardou, encore inédite ; etc., etc.

### COURRIER DE PARIS



Il est bien difficile ces jours-ci, pour ne pas dire impossible, après avoir éprouvé, en présence de ce qui se passe dans le Midi, un singulier malaise, de ne pas ressentir, à la suite des tragiques événements qui s'y sont déroulés, une profonde tristesse. Paris, sans doute, s'amuse toujours parce qu'il est incorrigible comme les vieux enfants gâtés et que c'est d'ailleurs sa fonction de paraître, quand même et quoi qu'il arrive, brillant, superficiel et léger.

Il semble que son point d'honneur soit d'être au-dessus et en dehors des misères, des préoccupations sociales, des angoisses patriotiques. Rien n'est pourtant plus faux. Ne croyez pas une minute que, sous son aspect d'insouciance aimable, il se désintéresse de ce qu'il fait semblant d'ignorer. C'est le plus sentimental des sceptiques. Sa sensibilité toute particulière et qu'il faut savoir comprendre est extrêmement vive et délicate. Paris souffre et est malheureux même et surtout quand il ne le laisse pas voir. Moitié par courage et moitié par amour-propre, si le pays a « des ennuis », il continue ses courses, ses visites, ses dîners, sa blague et ses potins, avec une anxiété secrète au fond du cœur, à l'exemple de la mondaine obligée, en plein drame domestique, de sourire, les épaules nues.

Paris considérera toujours, bravant l'étonnement ou le blâme, que c'est son *devoir* de rester Paris pour les autres d'abord, pour les voyageurs ses invités, et aussi pour lui-même. Dût-il être menacé des pires lendemains, vous ne le changerez pas. Les volcans ne le font que mieux danser. Et du reste n'est-il pas prouvé par l'histoire que partout, mais plus spécialement chez nous, on ne s'est jamais autant divertie qu'à la veille des guerres ? Et puis les villes, et à plus forte raison les capitales, ont, comme les personnes, leur tempérament. Celui de notre Cité lui permet, en vertu de son exceptionnelle richesse — et sans que l'on en soit le moins du monde choqué quand on la connaît — de concilier l'inconciliable, jusqu'aux limites du disparate, c'est-à-dire la raillerie et la pitié, l'esprit et le cœur, le rire et les larmes, le gaspillage et la charité, l'amour immodéré du plaisir et la plus sublime ardeur de sacrifice. C'est là une vérité bien souvent proclamée. En la redisant une fois de plus, je ne veux qu'expliquer l'apparente incohérence qu'offre à première vue, surtout au provincial et à l'étranger, la lecture de nos journaux parisiens dans les périodes critiques. Les

titres sensationnels les plus impressionnants éclatent en grandes lettres. Les dépêches énumèrent les incidents, disent les morts, les blessés. Et tout à côté, comme à l'ordinaire, les frivolités quotidiennes continuent de gentiment s'étaler. Il est certain qu'après avoir lu le récit détaillé des bagarres dans les rues de Narbonne, où le sang coule, l'abonné de Beaugency aussi bien que le touriste de Lucerne reçoivent un petit choc à connaître, quelques lignes plus loin, « qu'on s'est très amusé chez la comtesse de K... », « qu'une charade improvisée chez la baronne de B... a fait pouffer de rire », ou encore : « le tour de valse brillant » chez la blonde et le « thé des plus réussis » chez la brune... Et cependant ne faut-il pas que tout marche et que les choses s'accomplissent ? que les jeunes filles bostonnent sans s'occuper des revendications, légitimes ou non, des viticulteurs ? qu'il y ait des heureux et des fous aussi quand même, et de l'amour et de l'ivresse ? Relisez Lenôtre, vous verrez qu'aux jours de 93, pendant la Grande Peur, on demeurait jusqu'à la fin très gai ? A certaines heures les prisons retentissaient de rires. La vie garde toujours ses droits. De ce que le Midi est troublé, s'ensuit-il que le Nord doit perdre son calme et le Centre son sourire ? La mauvaise fortune, la maladie, la mort n'arrêtent, hélas ! et n'empêchent rien, chez les individus comme chez les peuples. Un coup de feu qui tue ne suspend pas le chant d'un oiseau à côté. La guerre n'impressionne nullement le ciel ni les fleurs, et une révolution n'est même pas capable d'interrompre un spectacle. Au plus fort de la Commune, en pleine fusillade, il y avait matinée au Gymnase. Quelques personnes se précipitent sur le seuil du théâtre... veulent entrer à tout prix. Au bureau, on leur demande pourquoi. — « Mais, répondent-elles, c'est pour annoncer au public qu'on se bat, et que les Versaillais entrent. »

Alors, habit noir et cravate blanche, le contrôleur, frappé par l'importance du motif, concède : « Soit. Mais tout à l'heure... à l'entr'acte ! ! »

Voilà Paris.

\*\*\*

Au milieu des graves incidents du Midi qui alarment à bon droit l'opinion publique, la présence du roi de Siam a passé ici presque complètement inaperçue. Il n'a fait que paraître et disparaître et, les fêtes qui devaient être données en son honneur ayant été décommandées, il nous a quittés sans bruit, se rendant à Calais, d'où il s'est embarqué pour l'Angleterre. Ah ! comme en d'autres circonstances on eût parlé de lui et qu'il eût été, pendant au moins une semaine, matière à savoureuses chroniques ! Etrange pays que celui de ce petit roi sauvage encore quoique civilisé ! En ce moment qui est la saison des pluies, le Meinam, débordé peut-être, féconde les rizières, et les averses, sans discontinuer, tombent sur les plaines, sur les immenses bois de teks et de mangoustans. Les jonques chinoises, ruisse-lantes, suivent le cours des fleuves grossis ; et le peuple, qui sait que son souverain maître est parti pour un long temps, afin de visiter la France lointaine, se l'imagine à Paris, recevant sur un trône les hommages des ministres pieds nus et prosternés. Et les Siamois pensent aussi que l'on a dû lui offrir des combats de chiens, de coqs ou de poissons et des œufs de fourmis rares dans des plats en émaux, et ils rêvent à ces choses avec fierté, doux et fumeurs. Sa petite armée ne se mutine point en son absence. Il retrouvera, tels qu'il les a laissés, ses courts fantassins et son artillerie de campagne servie par des éléphants bardés de cuivre, et aussi sa garde de jolies femmes aux précieux uniformes, aux dents

noires de bétel et incrustées d'or, et son palais de Bangkok où rôdent parmi les bosquets les beaux et tendres chats aux prunelles bleu de lin, aux pattes couleur de loutre, à l'extrémité de la queue prenante comme celle des singes. C'est alors qu'il débarrera les cadeaux innocents de la République française, les vases de Sèvres et les gravures de la Calcographie, dont seront émerveillés les princes de sa cour et surtout les favorites aux chapeaux de métal ciselé, hauts comme des paratonnerres.

\* \*

Je connais un charmant vieillard qui ne quitte jamais Paris l'été. Il est veuf, podagre, il ne sort plus de chez lui. Il est vrai qu'il possède un des rares et derniers grands jardins que les embellissements modernes aient épargnés.

Lorsque j'allai le surprendre l'autre jour, il était doucement assis devant son perron, à l'ombre d'un vaste marronnier. Ses mains usées et desséchées, talées déjà par les petites taches de son de la décrépitude, étaient jointes en prière sur le pommeau de sa canne et il contemplait d'un œil pâle le parc magnifique au milieu duquel s'achève sa vie.

— Vous allez partir bientôt, me dit-il, aller à la campagne ?... Que vous êtes heureux !

Et, comme je lui objectais, désignant le merveilleux décor de verdure, qu'il n'avait rien à envier à personne, il soupira et me répondit :

— Si. Les jardins de Paris ne sont pas la campagne. Une tristesse infinie pèse sur eux et la confiance en est comme retirée. On dirait des cimetières, où il n'y a même plus de morts. On n'y respire pas l'air du large, le parfum des prairies, l'odeur des eaux courantes. On n'y voit point les bêtes, les insectes, les oiseaux-libres des champs. Le soleil, la lune, les étoiles, ne brillent pas ici du même éclat que loin des villes. Les merles de mon jardin me semblent faire partie de l'immeuble. Ce sont des merles d'arrondissement, de tel numéro de la rue de Varennes, et pas d'ailleurs. Ils ne sifflent que pour moi, et cela me contrarie. Je me languis de ne jamais voir passer sur ma pelouse une fillette pieds nus qui tricote en paissant trois brebis noires. Et mes arbres, si beaux qu'ils soient, me font l'effet de vieux Latudes qui ne pourront jamais s'évader de leur Bastille. Le silence même et la paix de mon jardin, par un trop brusque contraste avec le tapage des rues, ont quelque chose d'accablant qui donne à la longue le spleen. La moindre lande de Beauce, bien aride, grillée par le soleil ou balayée des vents, me ferait plus de plaisir.

— Vraiment, lui dis-je, n'aimez-vous pas ce beau séjour ?

— Tout de même, accorda-t-il avec bonne grâce, et, si les défunts sont susceptibles de regretter quelque chose, je crierai plus tard après le jardin que je décrie. Mais, à cet instant, que je le donnerais donc en entier avec ses deux serres, son orangerie et ses candélabres électriques, pour avoir vingt ans et être assis par terre, n'importe où, très loin, sous un petit arbre humide, à 5 heures du matin !

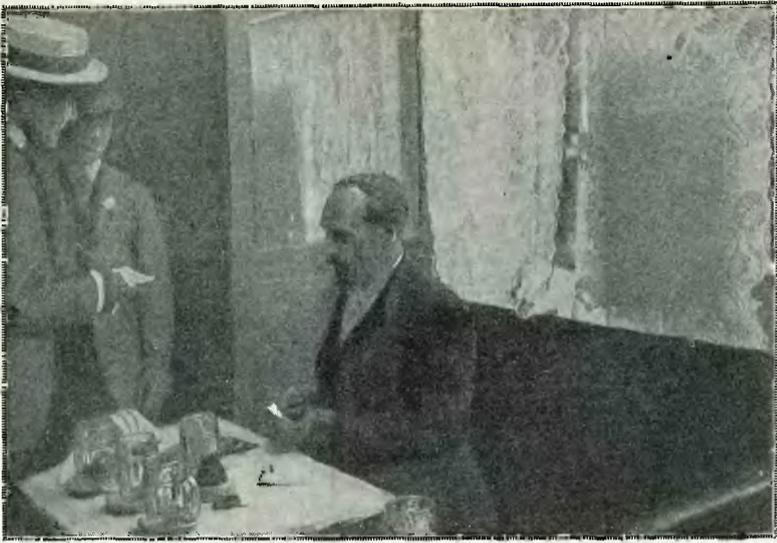
— Avez-vous un habile jardinier ? lui demandai-je, par diversion.

— J'en ai cinq, qui me font venir des roses d'Angleterre, comme si en France... — il haussa les épaules. — Ah oui ! reprit-il plus bas, vingt ans... des guêtres de cuir... et un bleu à la boutonnière...

Il ferma les yeux. Je m'éloignai discrètement au bruit des rateaux tirés en mesure sur le gravier... par des gens qu'on ne voyait pas.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Au restaurant Soufflet, après le déjeuner.



La sortie du restaurant et l'invitation à la promenade.

*Clichés « Matin ».*



En route pour Saint-Cloud, en taxi-auto.



A la terrasse d'un café de Saint-Cloud.



Avant le départ.

LE DIMANCHE DE MARCELIN ALBERT A PARIS (23 JUIN)



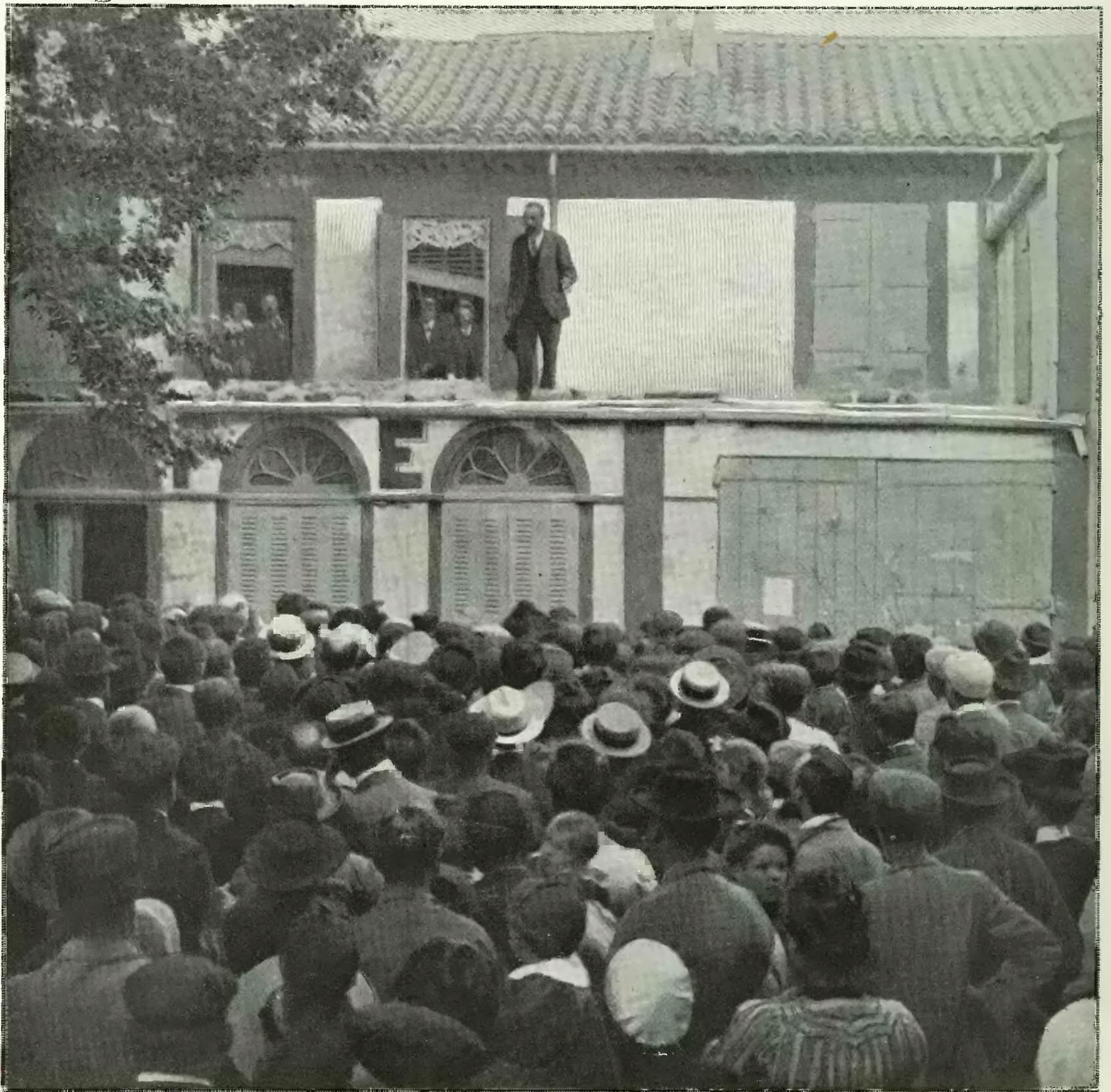
Marcelin Albert descend du train à Narbonne.



Dans la salle du buffet, autour de lui, on discute sur le résultat de son voyage.



Il monte dans l'automobile qui va le reconduire à Argeliers.

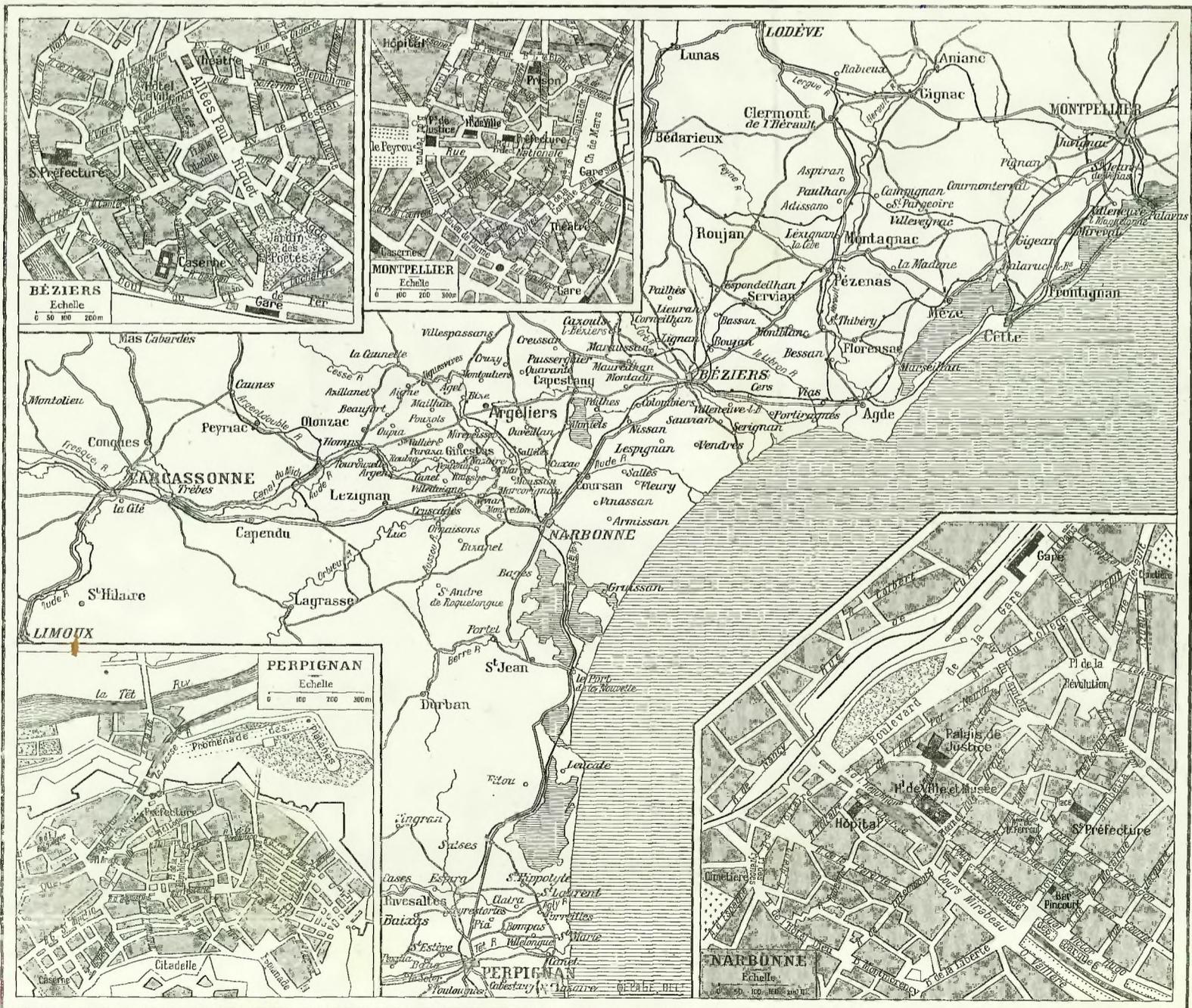


Marcelin Albert, debout sur le toit de l'avant-corps de sa maison, siège du Comité de défense viticole, rend compte de sa visite à M. Clemenceau.

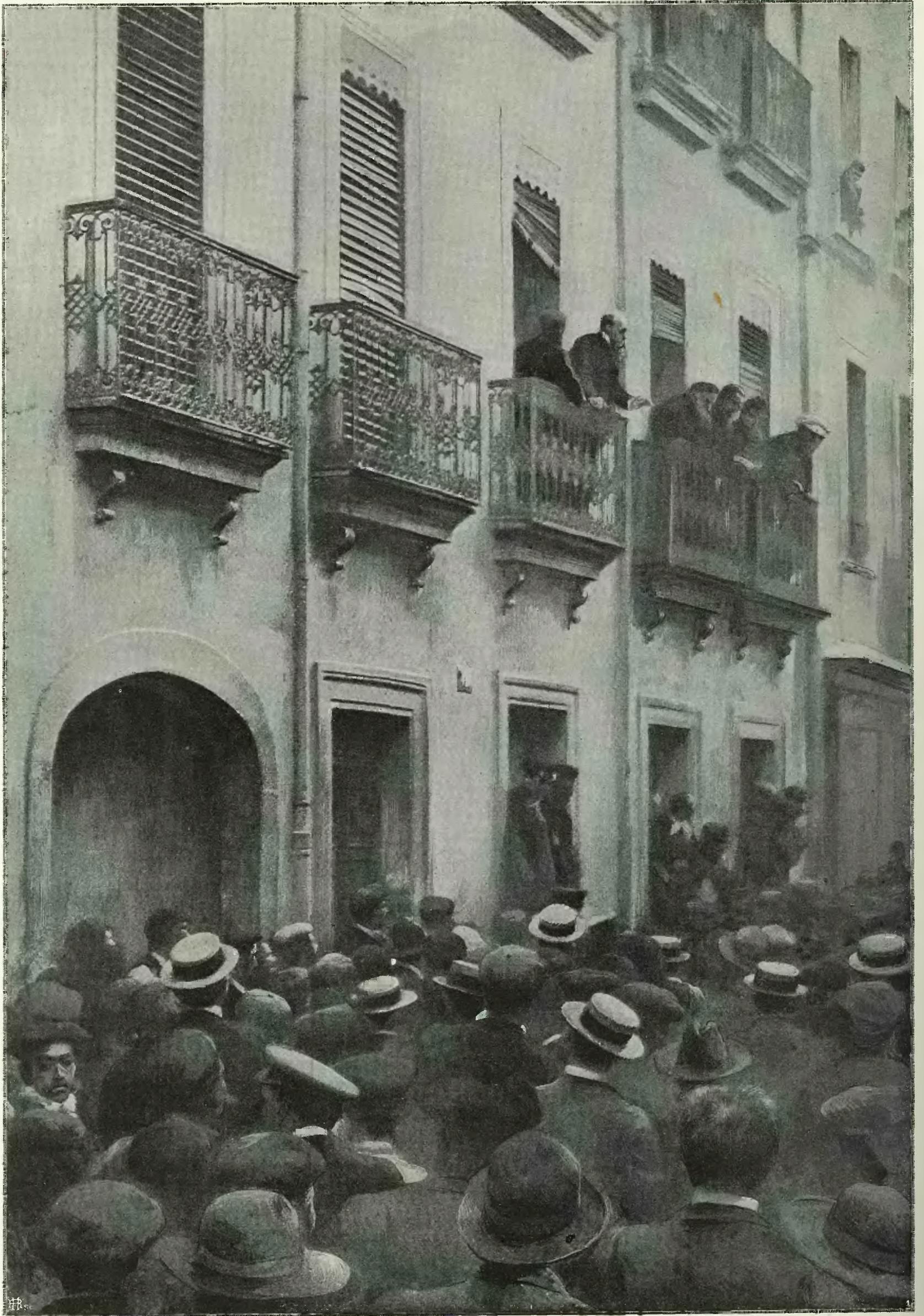
LE RETOUR DU « RÉDEMPTEUR » A ARGELIERS (24 JUIN)



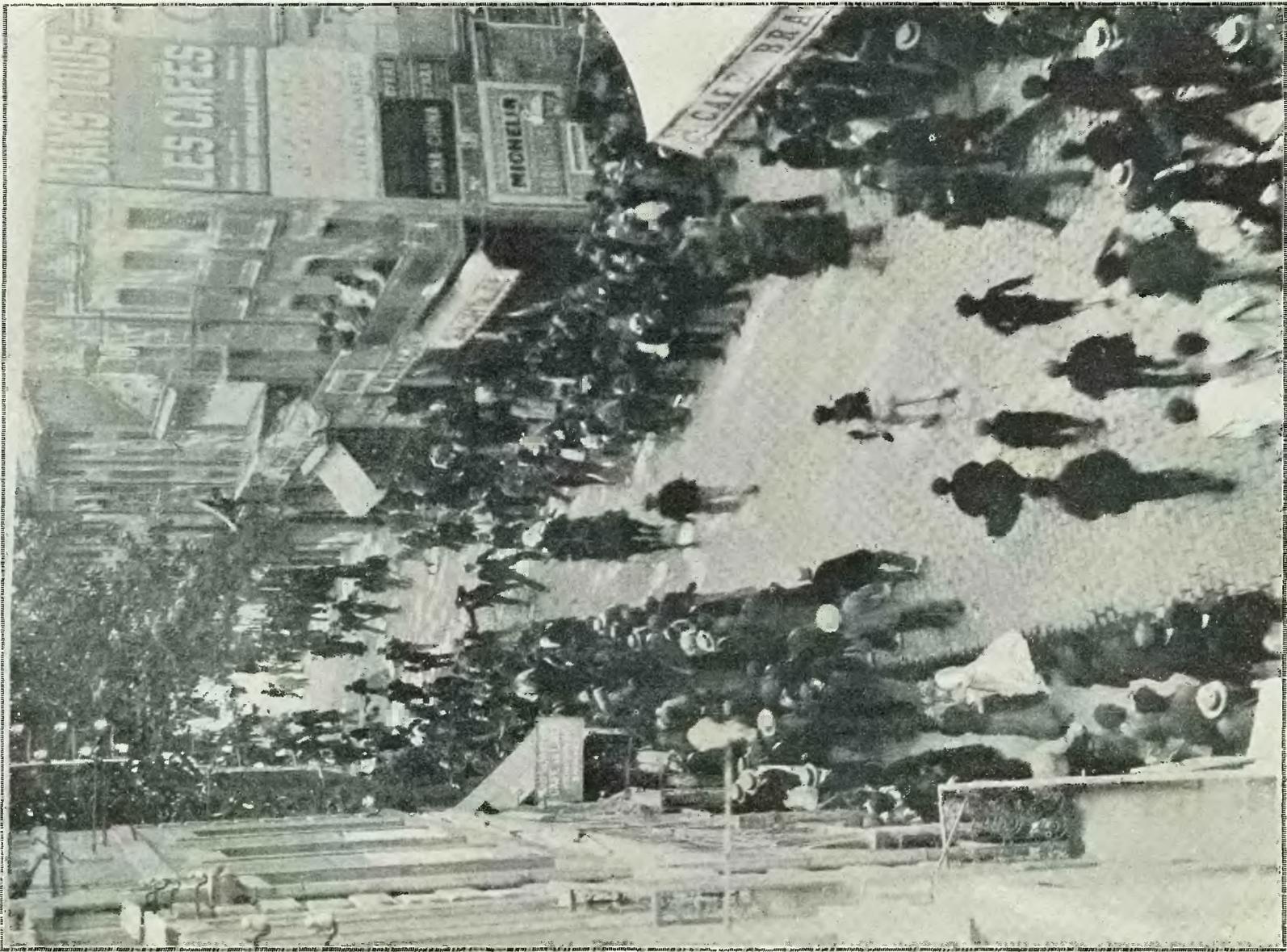
En gare de Narbonne (11 h. 10 matin) : il fait à ses amis ses dernières recommandations.  
 A Montpellier (3 heures après-midi) : il arrive en automobile devant la maison d'arrêt; puis, il entre en prison  
**LA DERNIÈRE ÉTAPE DU VOYAGE DE MARCELIN ALBERT (26 JUIN)**



**LE THÉÂTRE DES ÉVÉNEMENTS DU MIDI. — Carte de la région et plans des principales villes.**

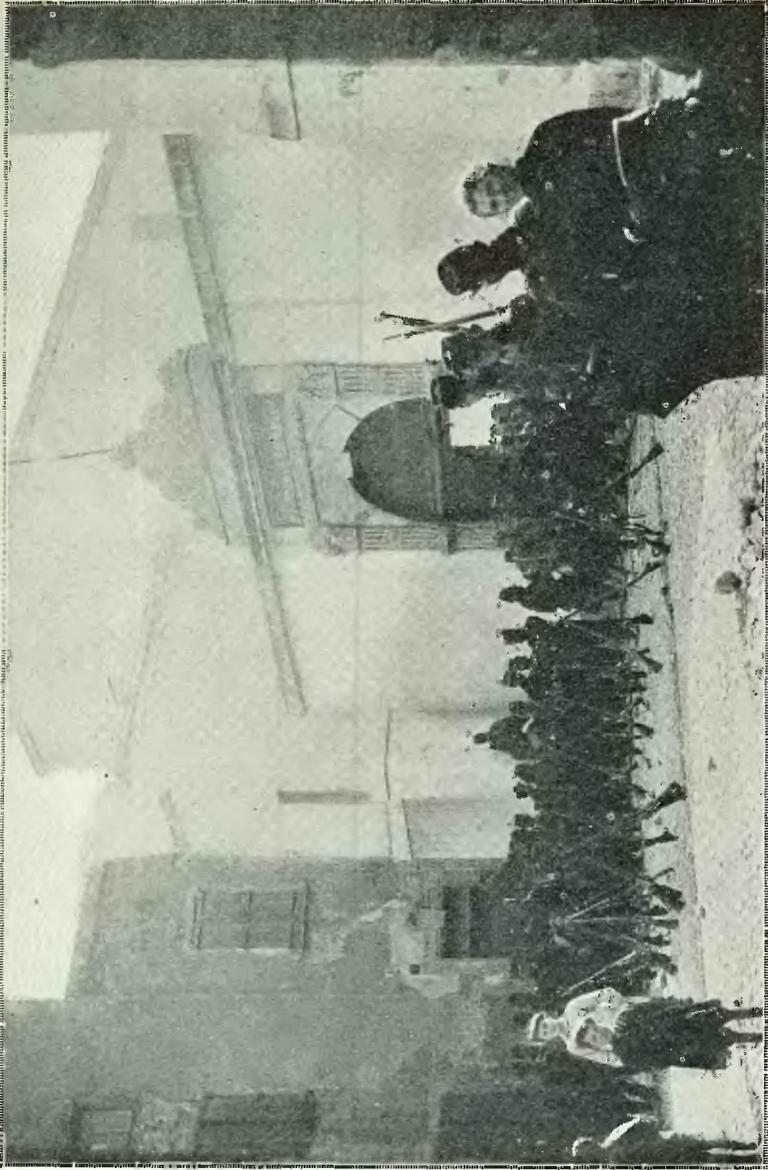


L'ARRESTATION DE M. FERROUL, MAIRE DÉMISSIONNAIRE DE NARBONNE (19 JUIN)  
Avant de suivre les agents, au petit jour, M. Ferroul, du balcon de sa maison, recommande le calme. — *Phot. Duffart.*

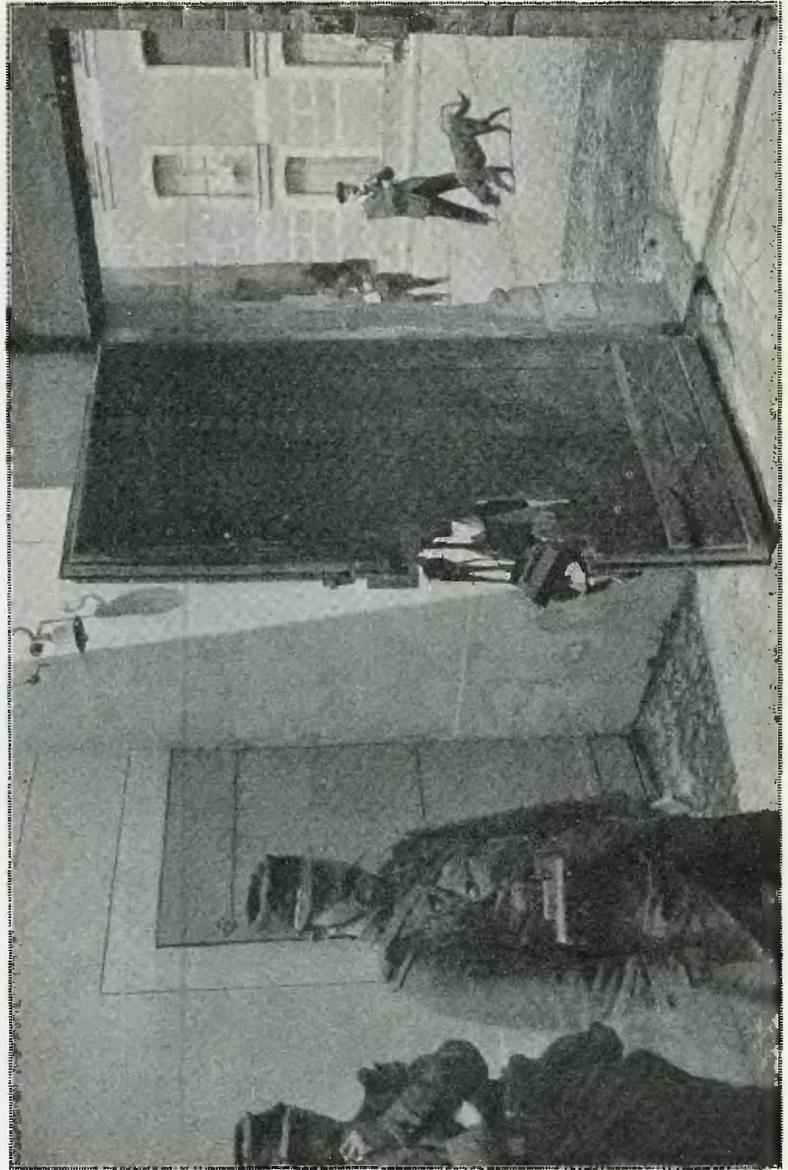


Un gendarme isolé est cerné par des manifestants dont plusieurs lui barrent le chemin, tandis qu'un autre, s'avançant par derrière, va s'emparer du sabre du cavalier. Un second cliché, malheureusement perdu, nous eût montré les manifestants frappant, avec son propre sabre, le gendarme et son cheval. Un des premiers incidents de la journée du 19 juin.

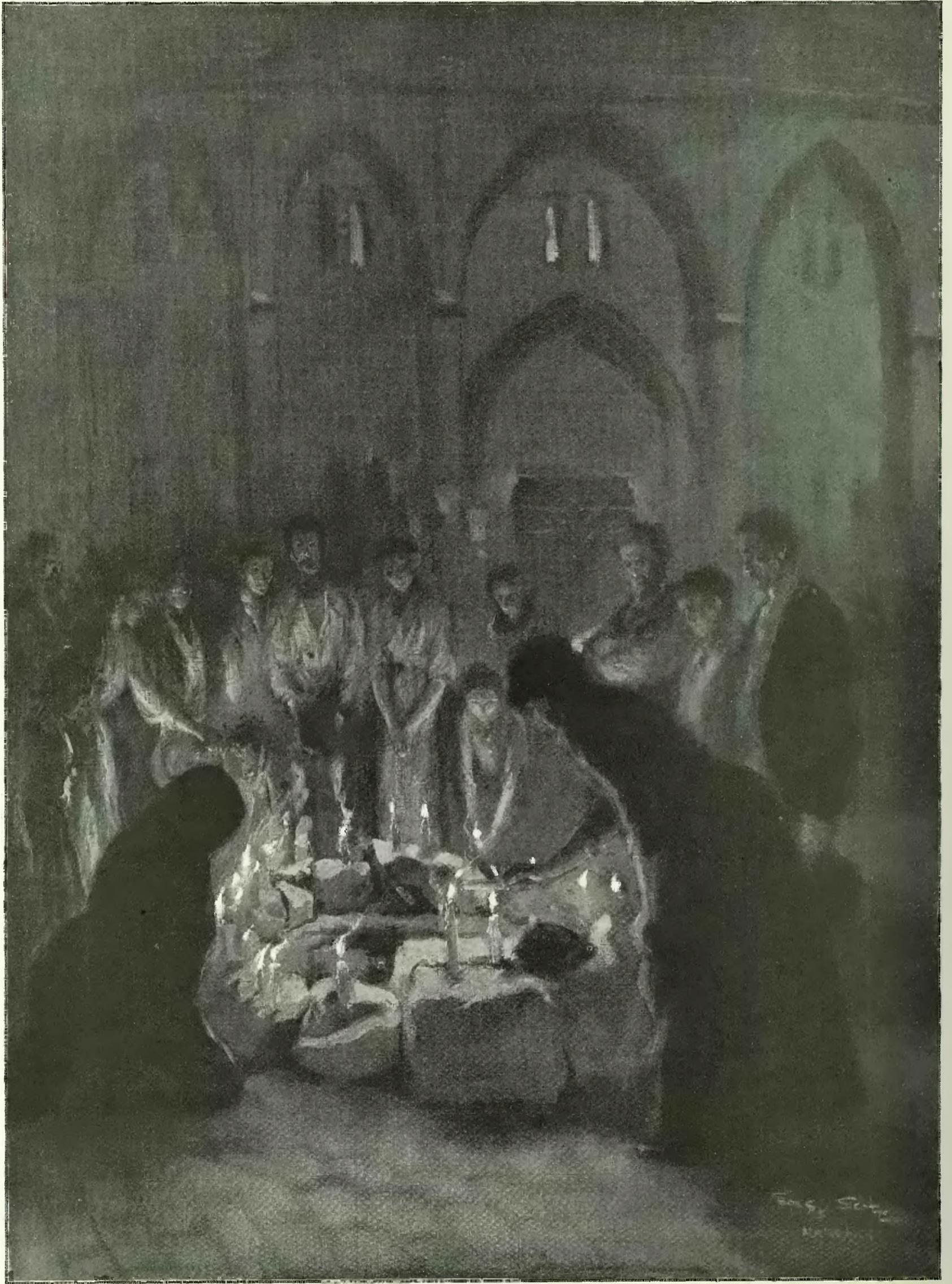
**APRÈS L'ARRESTATION DE M. FERROUL : LES PREMIERS TROUBLES A NARBONNE**



Après l'attaque de la sous-préfecture : la porte à demi-brisée gardée par l'infanterie.

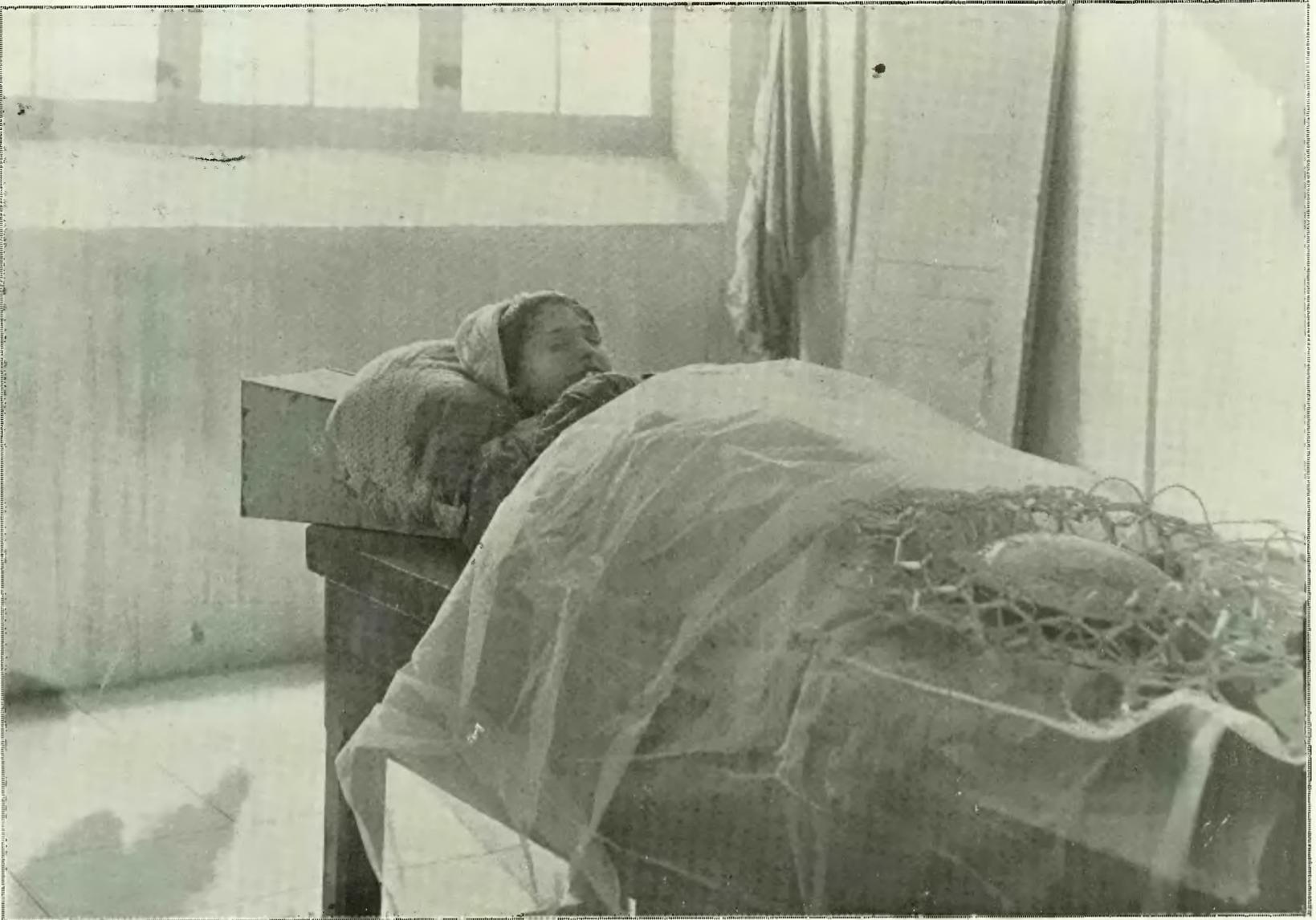


La porte de la sous-préfecture, enfoncée par les manifestants, vue de l'intérieur — *Phot. Dufort.*

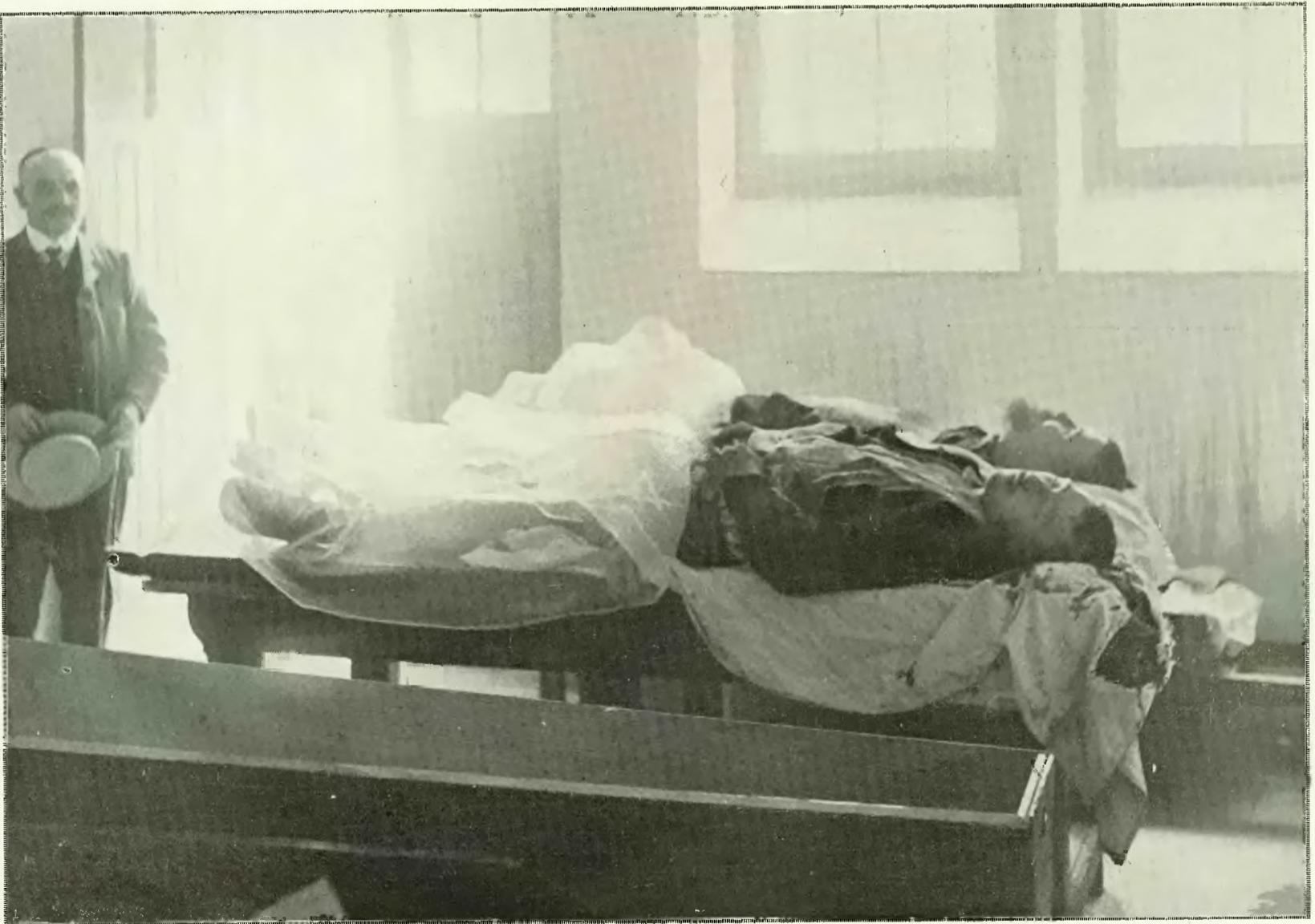


LA VEILLÉE FUNÈBRE DEVANT L'HOTEL DE VILLE DE NARBONNE (NUIT DU 20 AU 21 JUIN)  
A la place où tomba une des victimes (Rouquié), des pierres ont été rangées en cercle pour figurer une tombe, sur laquelle les femmes entretiennent des bougies allumées.

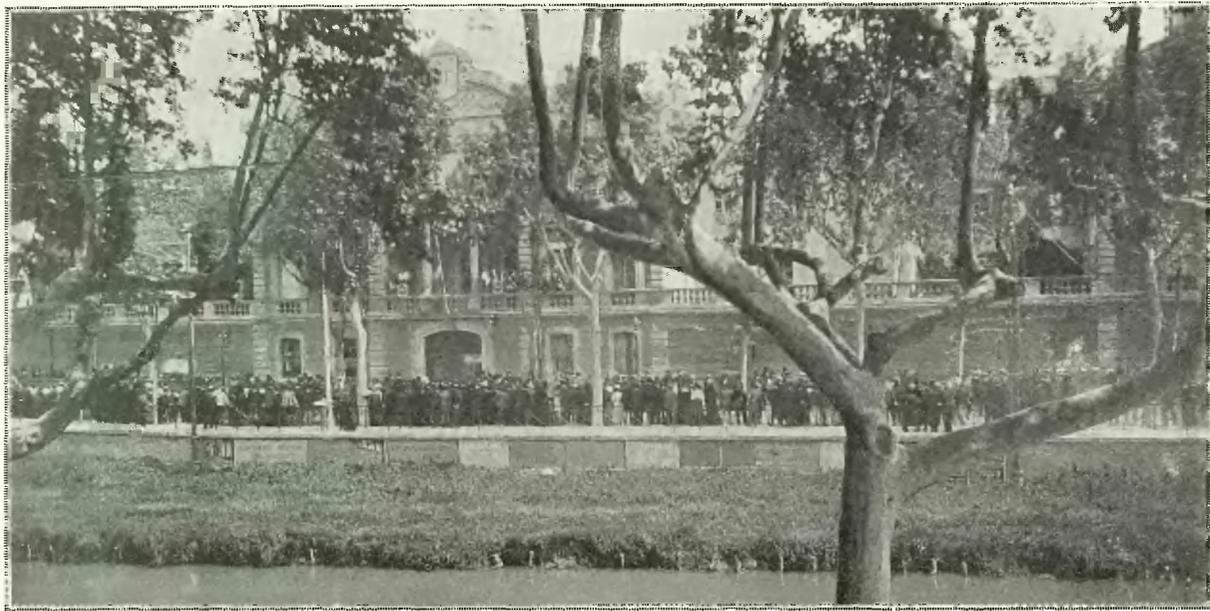
*Dessin de notre envoyé spécial, Georges Scott.*



Cécile Bourrel (vingt et un ans), de Cuxac-d'Aude.



Léon Maigneu, de Narbonne, et Gaston Pagès, de Bages.  
TROIS VICTIMES DU 20 JUIN A NARBONNE  
*Photographies J. Allard.*



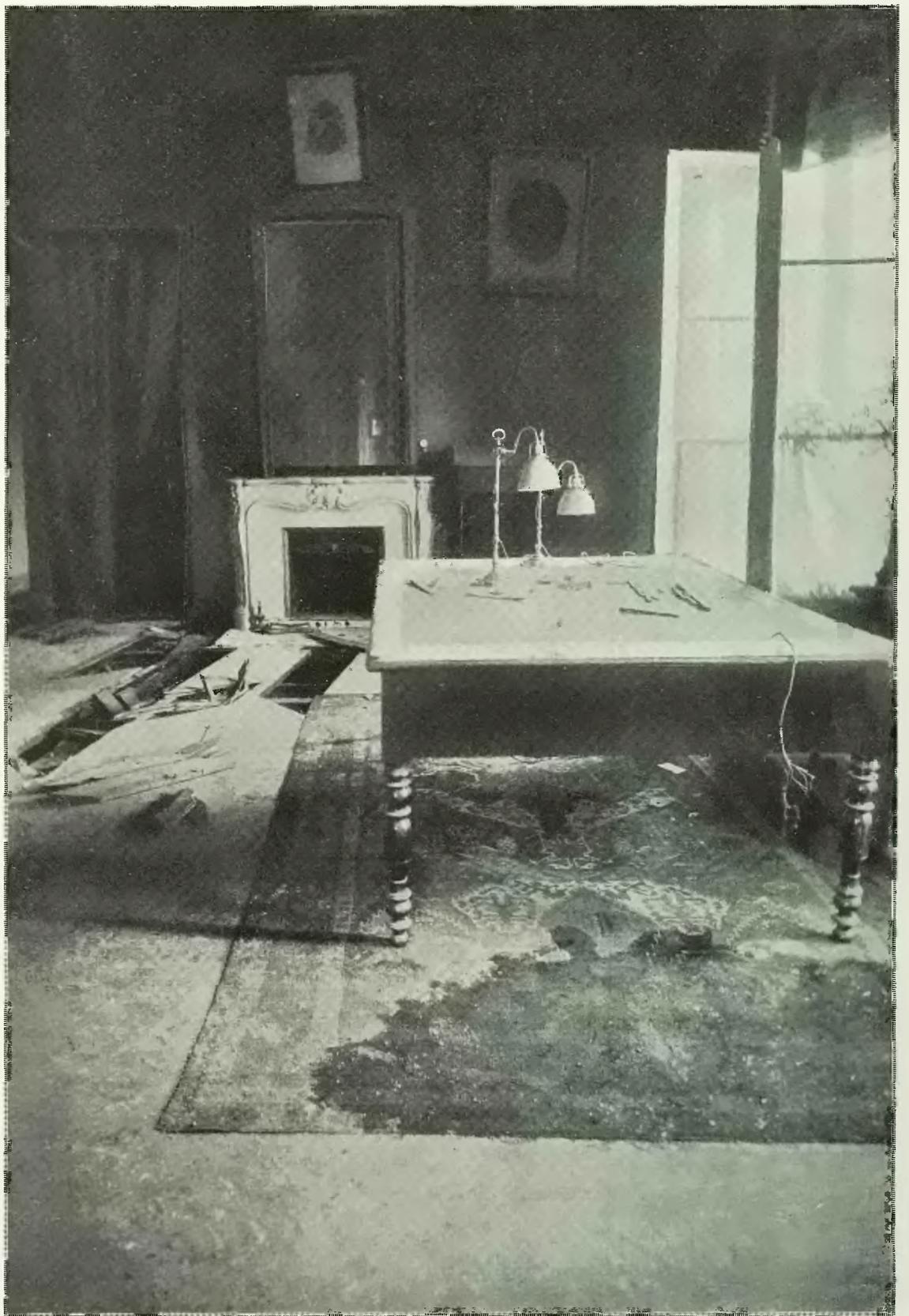
La façade de la préfecture.



Le préfet : M. Dautresme.  
*Phot. Pierre Petit.*



Petit escalier par lequel M. Dautresme et sa famille purent se réfugier sur la terrasse.



Le cabinet du préfet.



La loge du concierge.

LE PILLAGE ET L'INCENDIE DE LA PRÉFECTURE DE PERPIGNAN (20 JUIN)

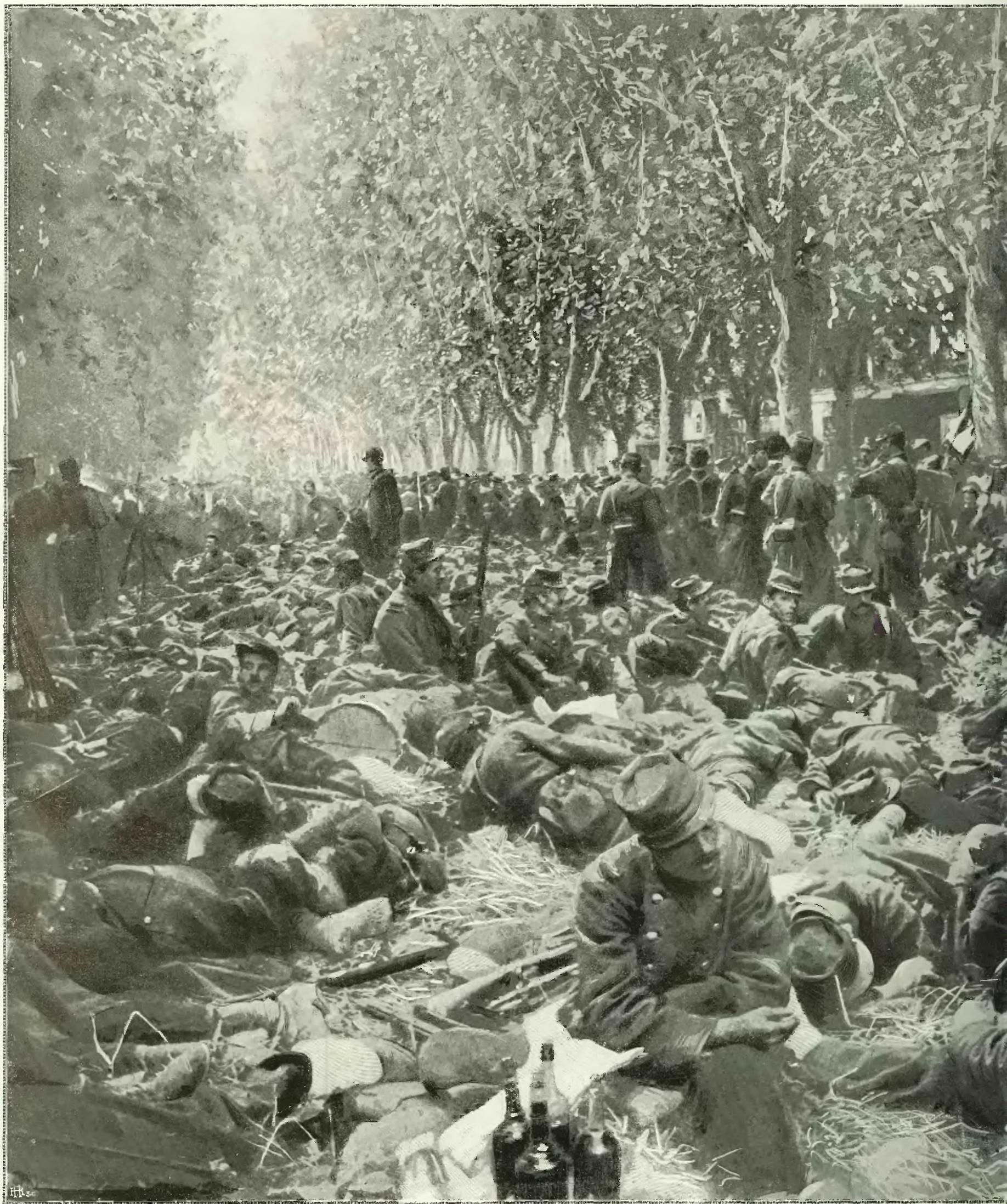
*Photographies F. Menozzi.*



Le grand salon après le passage des émeutiers.

LE PILLAGE ET L'INCENDIE DE LA PRÉFECTURE DE PERPIGNAN (20 JUIN)

*Photographie F. Manczi.*



LES MUTINS DU 17<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE S

*Voir, page 431, la suite*



R LES ALLÉES PAUL-RIQUET A BÉZIERS (21 JUIN)

*s photographies sur la mutinerie.*



M. Aldy : « J'ai lu des dépêches, toutes parlent de carnage... »



M. Clemenceau : « Je vous dois la vérité; je ne vous cacherai rien. »



M. Fierre Leroy-Beaulieu : « Je fais appel à tous mes collègues du Midi... »

La séance du 21 juin au Palais-Bourbon comptera parmi les plus dramatiques dans nos annales parlementaires. M. Clemenceau venait répondre à des interpellations sur les actes du gouvernement relatifs aux événements du Midi, et sa situation semblait d'autant plus précaire que, au lendemain même du jour où il avait obtenu, avec l'ajournement du débat, le blanc-seing de la Chambre, ces événements s'étaient singulièrement aggravés; sa responsabilité se trouvait donc doublement mise en cause, et pour les mesures prises, et pour leurs conséquences immédiates.

Le président du Conseil exposa d'abord les faits en termes précis, d'après les informations officielles : émeutes de Narbonne, échauffourées de Montpellier, incendie de la préfecture de Perpignan, mutinerie du 17<sup>e</sup> de ligne; puis, ayant ainsi pris position, il retourna s'asseoir à son banc, prêt à la défensive.

Ce fut M. Aldy, député de Narbonne, qui ouvrit le feu; d'autres députés méridionaux lui succédèrent : M. Emmanuel Brousse, M. Pierre Leroy-Beaulieu, le bras gauche encore en écharpe à la suite de la blessure reçue au cours de sa campagne électorale; M. Lafferre, M. de Ramel, tous adressant au chef du gouvernement les



M. Charles Benoist : « On ne gouverne ni avec la révolution, ni avec les révolutionnaires. »

reproches les plus sévères et lui attribuant la responsabilité des conflits sanglants déchaînés dans leurs départements.

Entre temps, un membre du centre progressiste, dont M. Ribot est le chef, M. Charles Benoist, député de Paris, s'écartant sensiblement du ton général de la discussion, y avait intercalé une dissertation plutôt philosophique, où il comparait le mouvement viticole du Midi à un mouvement religieux, à un véritable « mahdisme ». En dernier lieu, M. l'abbé Lemire devait déclarer que, le sang ayant coulé, il ne pouvait renouveler au président du Conseil le crédit qu'il lui avait consenti.

Mais les attaques les plus redoutables furent surtout menées par M. Millerand et par M. Jaurès, l'un avec son flegme imperturbable; l'autre avec sa véhémence retentissante; le premier, après tout un réquisitoire politique, taxant le président du Conseil de légèreté, d'imprévoyance et d'incapacité, le second lui disant nettement : « Vous êtes la contradiction et la guerre civile ! »

M. Clemenceau concentra dans une défense difficile toute son énergie nerveuse, et, finalement, il resta maître du terrain : la Chambre, à la majorité de 327 voix, contre 223, lui conservait sa confiance.



M. Millerand : « Arrêtez l'expérience quand il en est temps. »



M. Jaurès : « Vous êtes, monsieur Clemenceau, la contradiction vivante. »



M. l'abbé Lemire : « Je me crois obligé à refuser au gouvernement le vote de confiance... »

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS : LES INTERPELLATIONS SUR LES ÉVÉNEMENTS DU MIDI (21 JUIN)

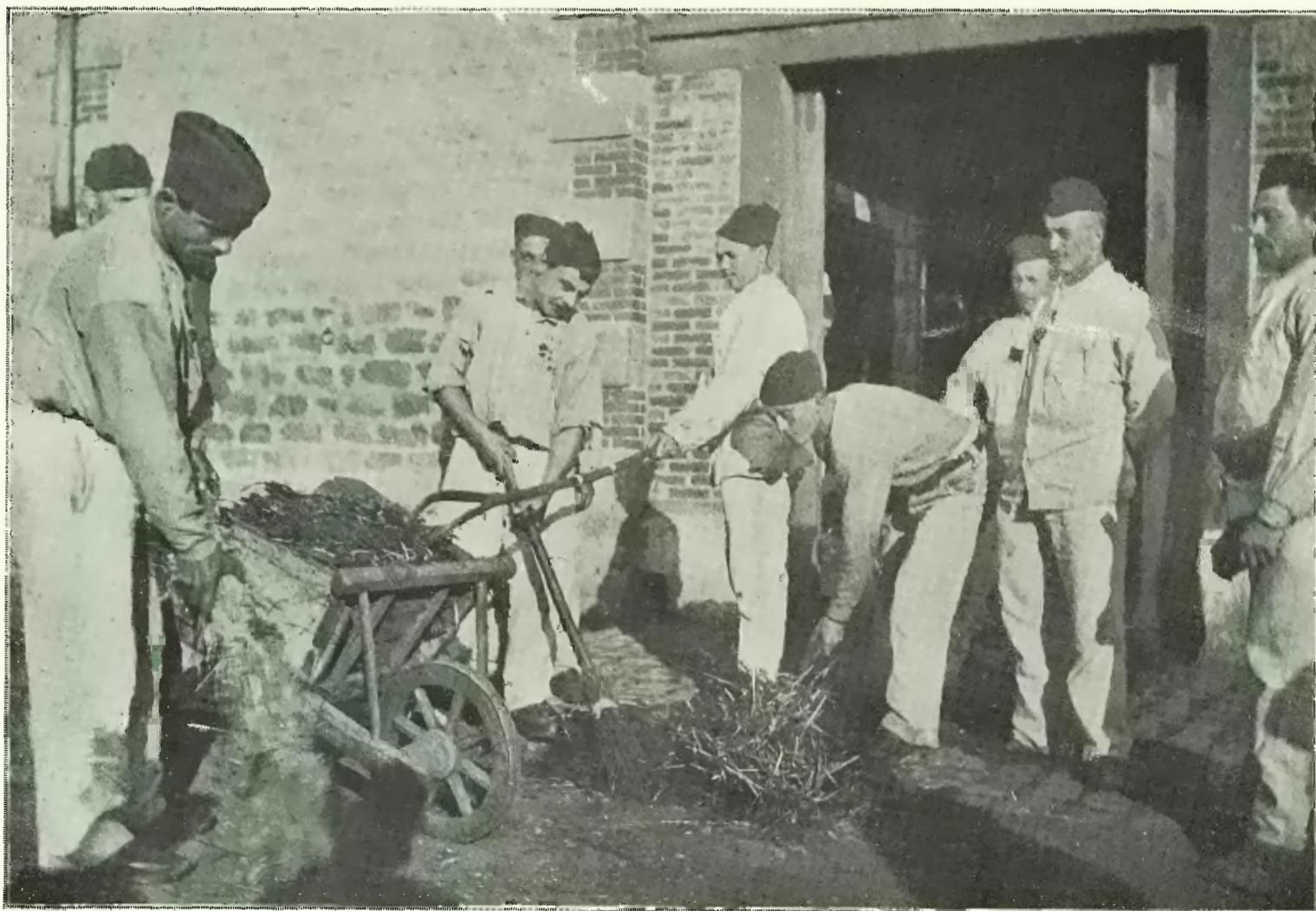
Croquis de séance de Henri Rudaux.



21 juin : les mutins du 17<sup>e</sup> sur les allées Paul-Riquet, à Béziers, se font photographier tenant leurs fusils la crosse en l'air.

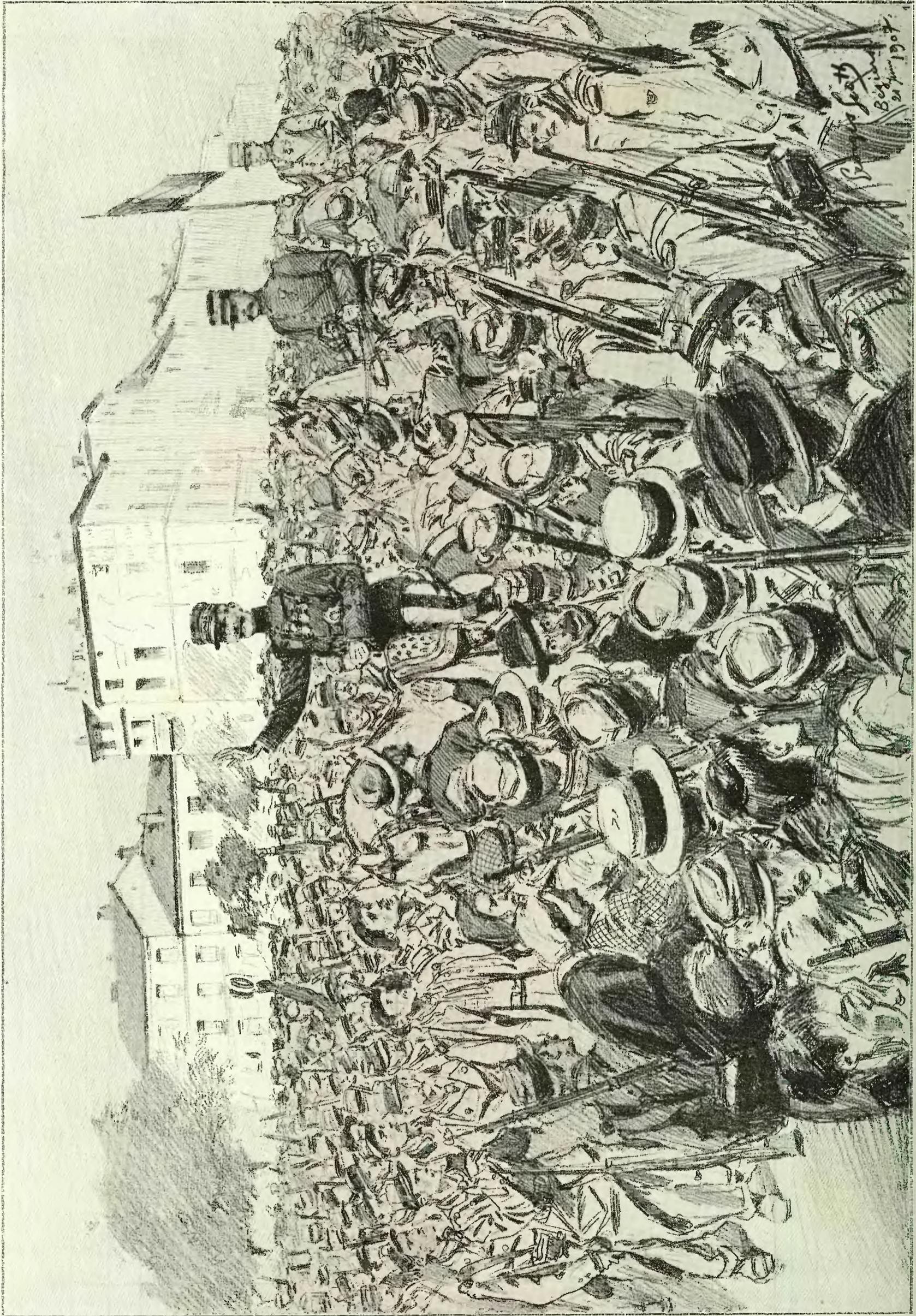


22 juin, matin : désarmés à Béziers, les mutins regagnent leur caserne à Agde.



Le 22 juin au soir, à la caserne d'Agde : ils sont rentrés dans le devoir.

LA MUTINERIE ET LA SOUMISSION DE 400 HOMMES DU 17<sup>e</sup> D'INFANTERIE



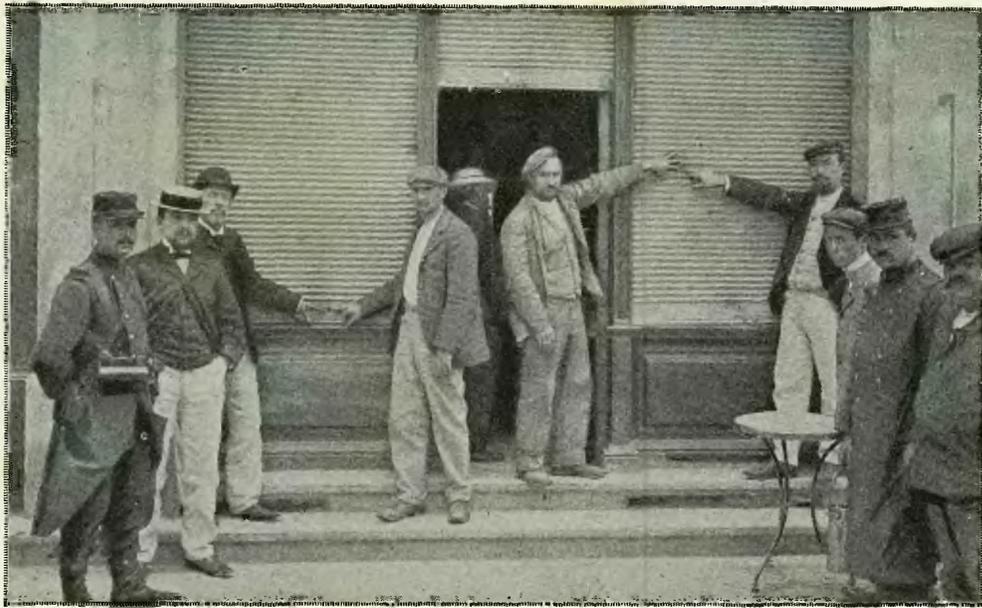
**A BÉZIERS (21 JUIN) : LE GÉNÉRAL BAILLOUD, COMMANDANT LE 16<sup>e</sup> CORPS D'ARMÉE, HARANGUE LES MUTINS DU 17<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE**

Dès qu'ils eurent appris la mutinerie du 17<sup>e</sup> régiment d'infanterie, MM. Palazy et Marty, représentants des Comités de défense viticole, allèrent sur les allées Paul-Riquet exhorter les soldats à rentrer dans l'ordre; ils réussirent dans leur mission, sans toutefois décider les troupiers révoltés à réintégrer leur ancien casernement. Mais, sur ces entrefaites, le général Bailloud les rejoignit, place Caribaldi, et, les entraînant de la voix et du geste, leur fit franchir les portes du quartier.

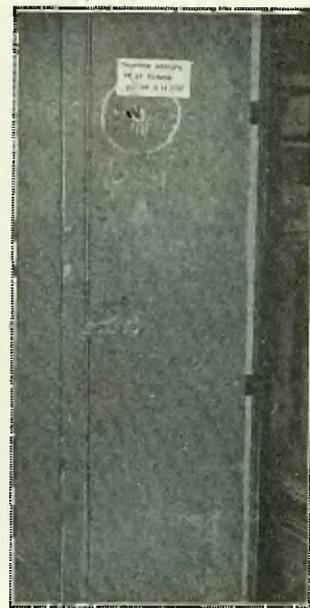
*Dessin d'après nature de Georges Scott.*



La rue du Pont, où fut tuée Cécile Bourrel, devenue "rue du 20-Juin".



Le rideau métallique fermant le bar Pincourt : des passants indiquent pour le photographe les trous faits par les balles qui tuèrent Ramon, blessèrent sa fille et un autre consommateur.



Le trou fait par une balle dans une devanture de magasin.

## LA RÉVOLTE DU MIDI

On sait le caractère d'extrême gravité qu'a pris brusquement la crise méridionale. Dès la première exécution des mesures répressives décidées par le gouvernement, dans les trois départements de l'Aude, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales, l'agitation viticole a dégénéré en un véritable mouvement révolutionnaire, et quatre villes : Narbonne, Montpellier, Béziers, Perpignan, ont été le théâtre de déplorables événements.

Les journaux quotidiens ont publié des récits très circonstanciés de ces journées tristement mémorables, où il y eut des heures tragiques ; le rôle de la presse illustrée est d'en fixer la physionomie, au moyen des procédés de documentation dont elle dispose aujourd'hui et qui lui permettent d'apporter une précieuse contribution à la vérité historique, en suivant pour ainsi dire pas à pas, l'objectif à la main, la marche des événements, si rapide, si compliquée qu'elle soit, et en substituant aux interprétations personnelles, aux reconstitutions approximatives de naguère, la précision et l'exactitude absolues. Nous consacrons donc dans ce numéro de nombreuses pages à toute une série de documents photographiques reproduisant les épisodes les plus significatifs, les scènes les plus saisissantes de la révolte du Midi.

A ces pages suffisamment suggestives, ajoutons seulement, pour commentaire indispensable, le résumé concis des faits, dans leur ordre chronologique.

Mercredi, 19 juin.

**Narbonne.** — L'arrestation du docteur Ferroul, opérée le matin, et la présence de troupes considérables d'infanterie et de cavalerie arrivées pendant la nuit, ont exaspéré la population déjà très surexcitée. Avant de se laisser appréhender, le maire démissionnaire, du haut d'une de ses fenêtres, avait harangué la foule massée devant sa maison et l'exhortait encore au calme. Mais, après son départ, les esprits, qu'un premier contact avec la force armée est loin d'avoir apaisés, continuent de s'échauffer. Les boutiques et les ateliers se ferment ; des paysans des villages voisins viennent grossir le flot populaire ; des barricades se sont dressées barrant la promenade des Barques, la place de la Mairie, les boulevards. Dans la soirée, une bande de manifestants assiège la sous-préfecture, où le préfet de l'Aude, M. Aubanel, et le sous-préfet, M. Icart, se tiennent sous la garde des gendarmes et d'une compagnie d'infanterie. Des coups de feu, tirés de l'intérieur, par les gendarmes, dit-on, atteignent non

seulement des assaillants, mais encore des personnes inoffensives, notamment le jeune Grangier, âgé de quatorze ans, fils d'un photographe. D'autre part, des charges de cavalerie sont exécutées ; sur le boulevard Gambetta, les cuirassiers, contre lesquels des projectiles ont été lancés, font usage de leurs carabines ; de nouvelles victimes tombent : des balles frappent mortellement Jean Ramon, ancien secrétaire de la Bourse du travail, attablé au bar Pincourt, et blessent grièvement sa fille.

**Montpellier.** — Manifestations tumultueuses aux abords du Palais de justice et de la maison d'arrêt où ont été écroués le docteur Ferroul et les trois membres du Comité d'Argeliers, arrêtés le matin. Violentes collisions avec la troupe, blessés des deux côtés.

Judi, 20 juin.

**Narbonne.** — La population se montre aussi vivement irritée que profondément affectée par les fusillades de la veille. Une farouche hostilité contre les agents de la police envoyés de Paris ne tarde pas à se manifester. Reconnus, ces agents sont cruellement maltraités ; l'un d'entre eux, M. Grossot, inspecteur de la Sûreté, est saisi, roué de coups et condamné à mort séance tenante par un tribunal improvisé ; des forcenés le jettent dans le canal, il parvient à se sauver à la nage, et, sous la protection d'un groupe de braves gens, se réfugie à l'hôtel de ville. Devant l'attitude agressive d'une partie de la foule ameutée, la troupe postée dans l'édifice tire plusieurs décharges meurtrières. Encore des blessés et des morts : Emile Rouquié, Léon Maigneau, Gaston Pagès, Cécile Bourrel, une jeune fille de vingt et un ans, ont été tués sur le coup ; Elie Danjeard succombera le lendemain. A la surexcitation succède la consternation : sur la place, aux endroits où sont tombés ces malheureux, les Narbonnais improvisent avec des pierres prises à un chantier voisin de sommaires monuments commémoratifs.

**Perpignan.** — Les émeutiers envahissent, incendient et saccagent la préfecture, et le préfet, M. Dautresme, n'échappe à leur fureur qu'en se réfugiant sur la terrasse, avec sa famille. Nos photographies montrent d'une façon impressionnante les effets de cette folie de vandalisme.

**Montpellier.** — Les trois membres du Comité d'Argeliers qui, d'abord, s'étaient soustraits aux recherches : MM. Cathala, Bernard et Richard, se constituent prisonniers.

Vendredi, 21 juin.

**Narbonne.** — Funérailles solennelles des victimes au milieu du concours de toute la population, calme et recueillie.

**Béziers.** — Dans le mouvement insurrectionnel, un des faits les plus graves a été la mutinerie du 17<sup>e</sup> de ligne. Le 20 au soir, environ quatre cents hommes de ce régiment abandonnent en armes la garnison d'Agde, après avoir pillé une poudrière ; ils se dirigent sur Béziers, tambour battant, clairons sonnans, y arrivent le 21 au matin, y campent sur les allées Paul-Riquet, parmi leurs parents et leurs amis, offrant le spectacle tout ensemble extraordinaire et affligeant de la plus complète indiscipline. Il ne faut rien de moins que l'autorité du général Bailloud, appuyé par les sages conseils du Comité viticole, pour les décider à rentrer dans l'ordre. Sur la promesse qu'ils ne subiront aucune punition individuelle, ils regagnent la garnison d'Agde. On apprendra bientôt le transfert du régiment à Gap et l'embarquement des mutins pour la Tunisie.

Dimanche, 23 juin.

**Paris.** — Entrevue sensationnelle entre M. Clemenceau et Marcelin Albert, qui, dimanche matin, sans avoir secoué la poussière du voyage, la valise à la main, se présente inopinément place Beauveau. Le président du Conseil laisse la liberté à son visiteur inattendu, mais l'engage à aller se mettre à la disposition de la loi, après avoir tenté auparavant de calmer les esprits. Le « rédempteur » passe la journée à Paris, déjeune au café Soufflet, fait en automobile, avec quelques amis, rédacteurs de *l'Humanité*, une promenade au bois de Boulogne et à Saint-Cloud et part le soir même.

Lundi, 24 juin.

Une courte halte à Narbonne permet à Marcelin Albert de s'entretenir avec les membres du Comité de défense viticole. De là, il gagne en automobile Argeliers, où il est de retour dans la soirée. Du haut du toit, sa tribune ordinaire, il raconte sa visite au président du Conseil. Il semble que l'étoile de l'apôtre ait pâli, et son comité numéro 2, opposé à toute conciliation, lui fait entendre qu'il doit d'abord aller, sans plus de délai, rejoindre les prisonniers de Montpellier.

Mercredi, 26 juin.

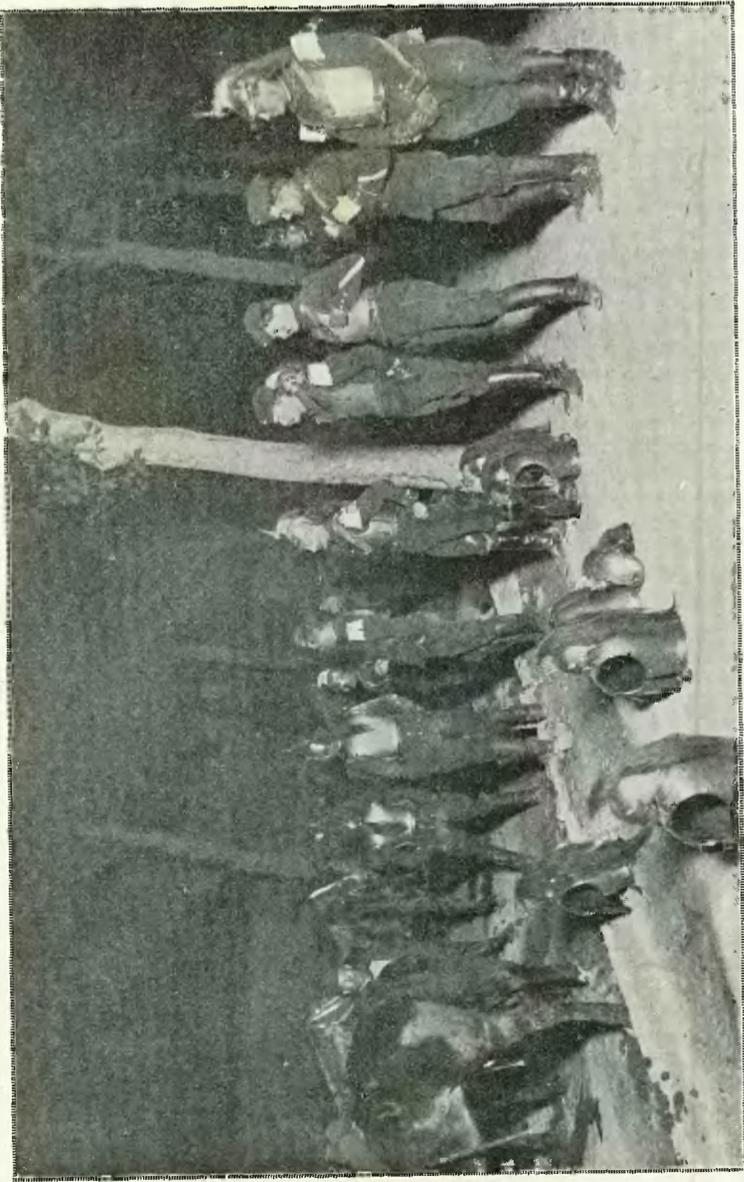
Marcelin Albert se présente, à 3 heures, à la maison d'arrêt de Montpellier, où il est incarcéré sans incident.

On trouvera plus loin, sur la couverture de ce numéro, une fantaisie de notre collaborateur Henriot, qui est un commentaire, plus plaisant d'ailleurs que méchant, de la démission collective des municipalités méridionales. Cette série de petits dessins avait été gravée il y a dix jours, et notre couverture avait été mise sous presse (par suite des nécessités de notre tirage considérable) avant que nous puissions prévoir que les événements du Midi allaient devenir tragiques.



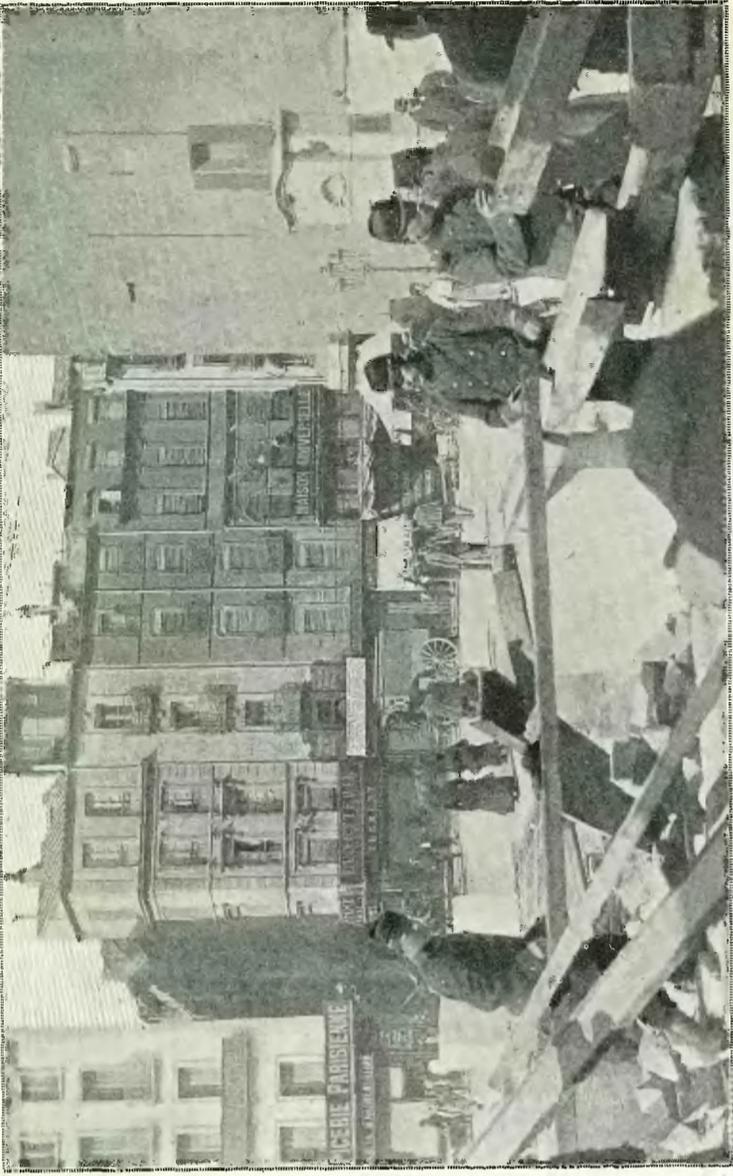
Devant l'hôtel de ville : mausolées improvisés aux places où tombèrent les victimes de la fusillade.

« LUGUBRES SOUVENIRS DES JOURNÉES DU 19 ET DU 20 JUIN, A NARBONNE »



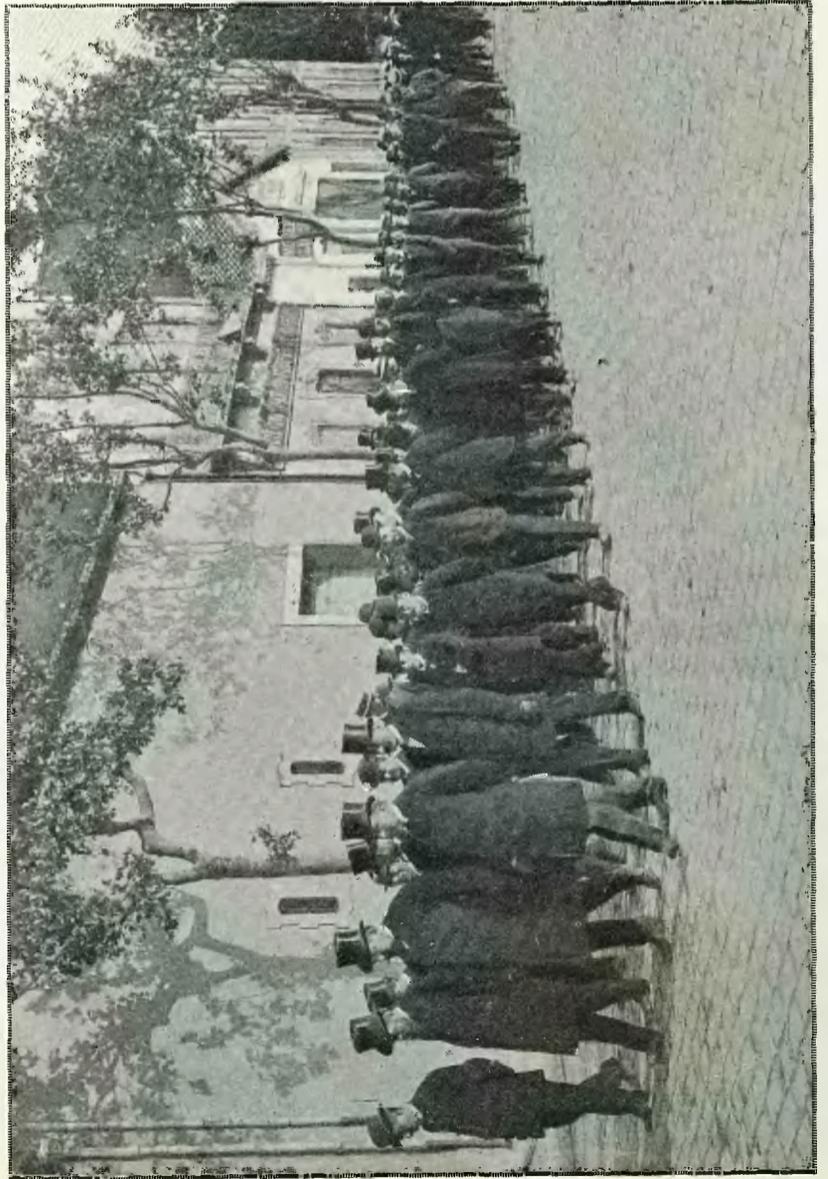
Un poste de cuirassiers boulevard Gambetta, la nuit.

CAVALIERS ET FANTASSINS : INSTANTANÉS PRIS LE 20 JUIN AU SOIR ET LE 21 JUIN AU MATIN.



La démolition, par l'infanterie, des barricades de la place de l'Hôtel-de-Ville.

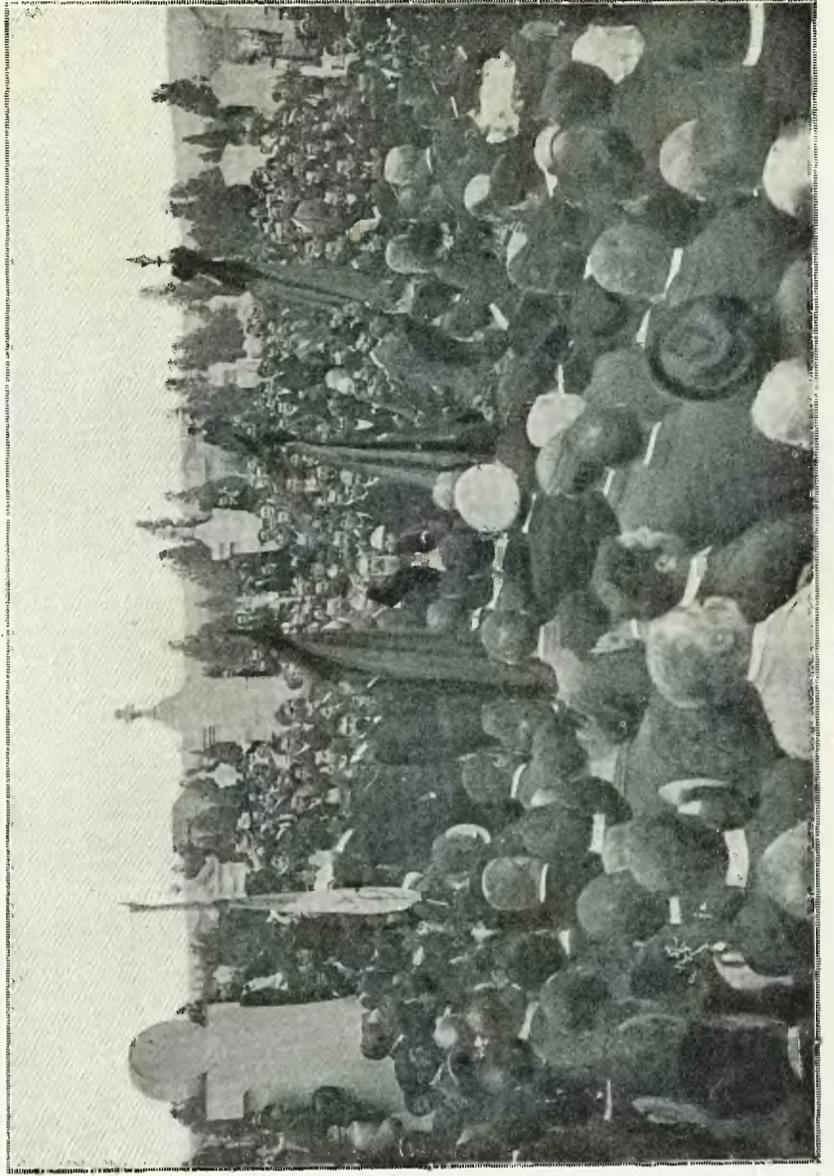
CAVALIERS ET FANTASSINS : INSTANTANÉS PRIS LE 20 JUIN AU SOIR ET LE 21 JUIN AU MATIN.



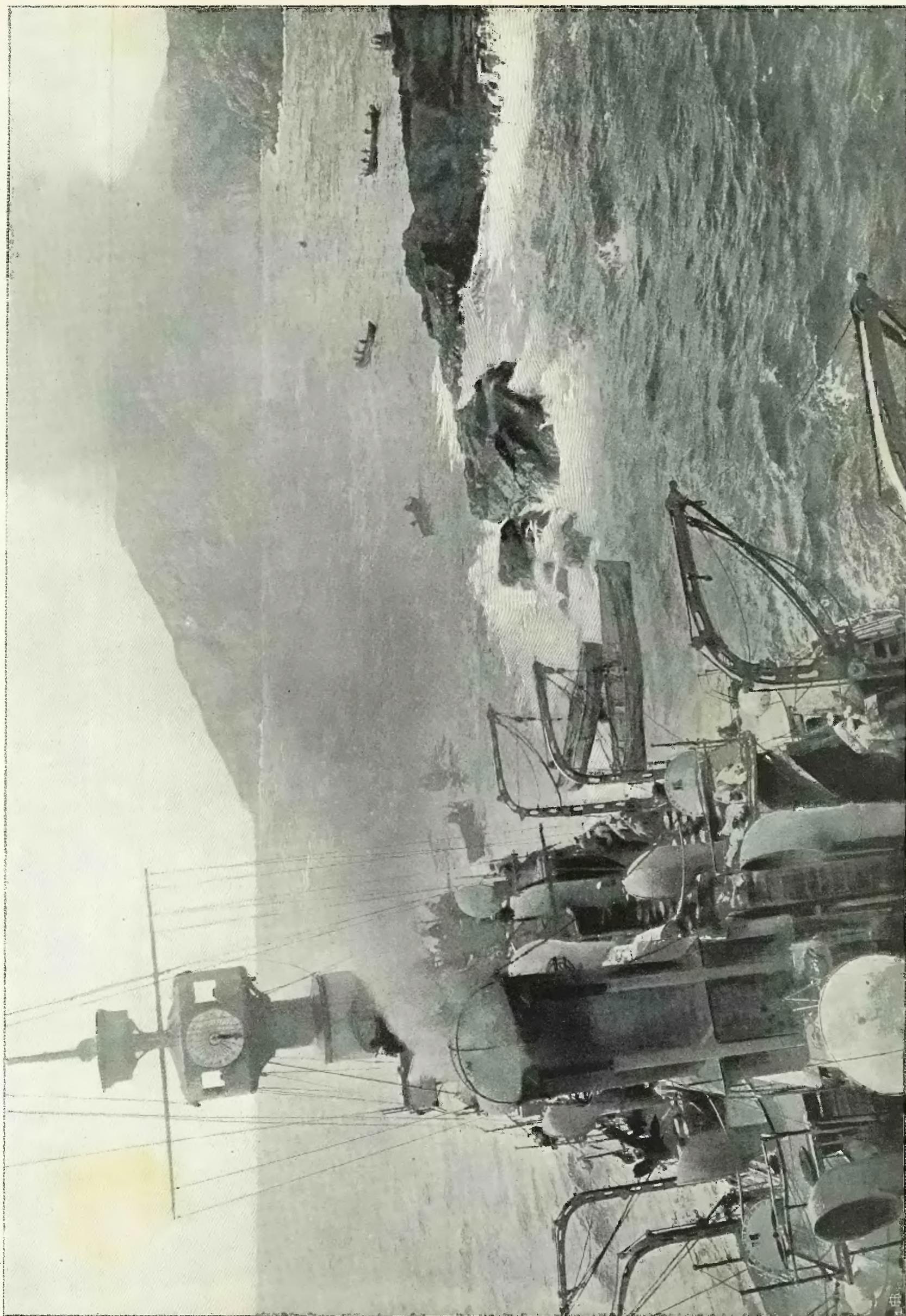
Un groupe du cortège funèbre : les membres du Comité de défense viticole.

LES FUNÉRAILLES DES VICTIMES (21 JUIN).

L'ÉMEUTE DE NARBONNE ET SA RÉPRESSION

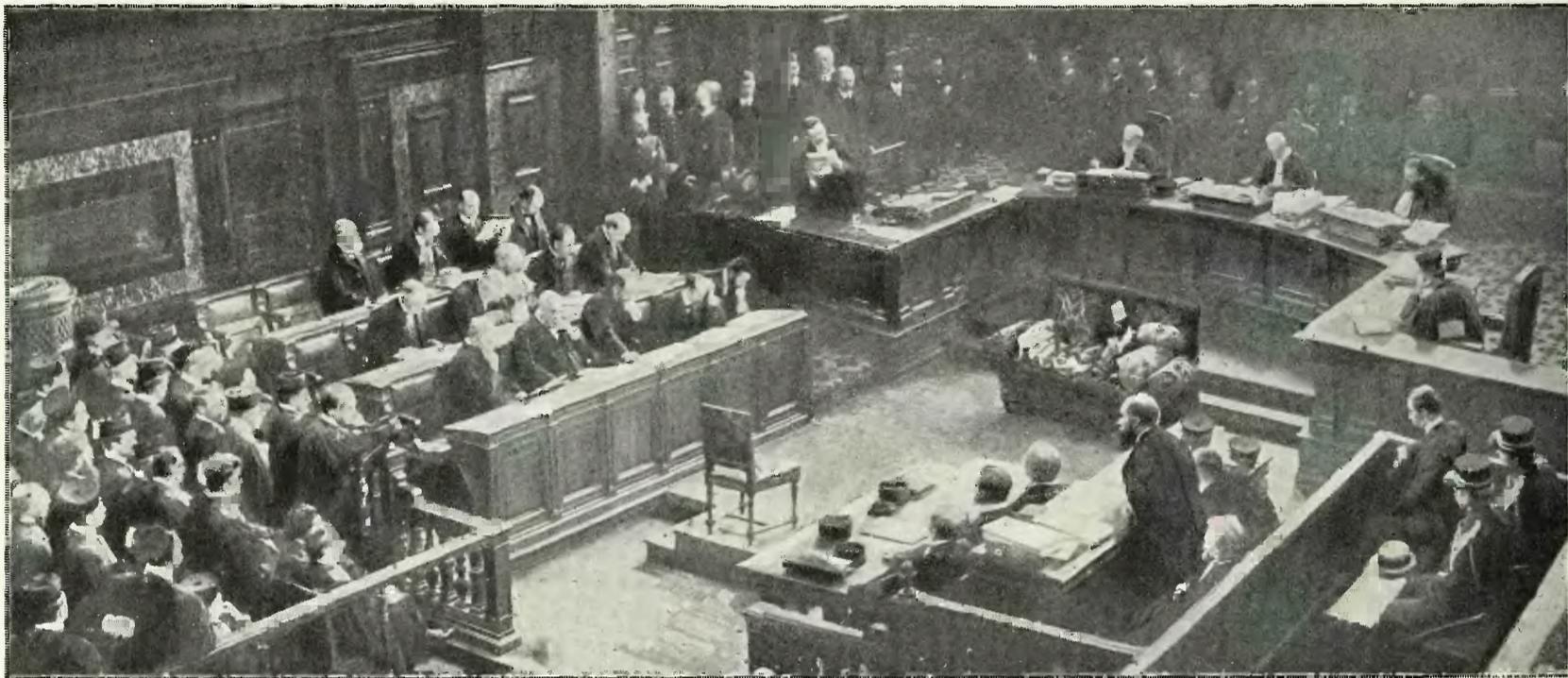


Au cimetière : un discours.



LE CROISEUR " CHANZY " ÉCHOUÉ SUR UN RÉCIF, DANS L'ARCHIPEL DE TCHOU-SAN (COTE DE CHINE)

*Voir l'article à la page 440.*



Les jurés.

Canapé sur lequel est mort Balmaceda.

L'accusé.

La lecture de l'acte d'accusation. — *Phot. A. Fierre.*

L'AFFAIRE WADDINGTON-BALMACEDA DEVANT LA COUR D'ASSISES DE BRUXELLES

## UN GRAND PROCÈS

A BRUXELLES

Dans *L'Illustration* du 10 mars 1906, nous avons dit comment M. Ernesto Balmaceda, secrétaire de la légation du Chili

La victime : Ernesto Balmaceda.  
*Phot. Klary.*

en Belgique, avait été tué à coups de revolver par le fils du chargé d'affaires, M. Carlos Waddington, et nous avons donné le portrait de la victime de ce drame qui causa une si profonde émotion dans la société diplomatique de Bruxelles.

Le gouvernement du Chili ayant, sur la demande même de M. Waddington père, autorisé la levée de l'immunité diplomatique, le meurtrier fut remis entre les mains de la justice belge, et, ces jours derniers seulement, quinze mois après le drame, les débats se sont ouverts devant la cour d'assises de Bruxelles. Notre collaborateur Henri Varennes, qui assistait à ces premières audiences, nous a adressé, pour accompagner les documents publiés ici même, les notes suivantes qui permettent de préciser la physionomie de ce procès sensationnel.

Bruxelles, 25 juin.

Carlos Waddington — l'accusé — est presque un enfant. Tout mince et timide, ce meurtrier de dix-huit ans n'a rien d'un Cid vengeur de l'honneur des siens. Il parle bas, sans phrases et conte comment il a tué le fiancé de sa sœur du ton qu'il prendrait pour dire comment est arrivé quelque accident banal dont il fut le témoin.

Au reste, il n'est à son procès qu'un comparse. Ce qui est toute l'affaire, ce sont les amours du jeune Chilien et de la Chilienne, leurs rencontres romantiques dans la chambre de la jeune fille, la nuit ; lui, montant à pas de loup par l'escalier dérobé, conduit par les servantes complices ; elle, écoutant si dans la pièce voisine dorment son père et sa mère. Ce qui est l'affaire, ce sont ces fiançailles, imposées aux parents par les imprudences de la jeune fille, fiançailles que dénoue, en sous-main, le jeune Balmaceda, épouvanté à l'idée d'un mariage promis comme on promet une éternelle fidélité, mais auquel il pré-

fère, écrit-il, « le suicide ou l'assassinat » ; c'est toute une correspondance intime étalée à l'audience et la dualité de ces accordailles où les bagues s'échangent après que les fiancés-amants ont rompu pour toujours. Tragique comédie. Leurs nuits sont remplies des querelles d'adieu et le lendemain ils vont dîner en ville, sont présentés au corps diplomatique à titre de futurs. Le jour du meurtre, le 24 février 1906, l'accusé et sa victime se promènent ensemble, vont au café, jouent aux échecs. Le soir, c'est le dîner de fiançailles. Balmaceda, qui va pouvoir enfin rentrer au Chili, refuse de se rendre à cette vaine cérémonie. Il ose dire à la mère, à M<sup>me</sup> Waddington, qu'il n'épouse pas sa fille parce qu'il n'est pas son premier amour. La mère en pleurs répète la confidence à son jeune fils qui prend un revolver, et dans une fureur d'enfant indigné, jure de tuer celui qui a déshonoré sa sœur.

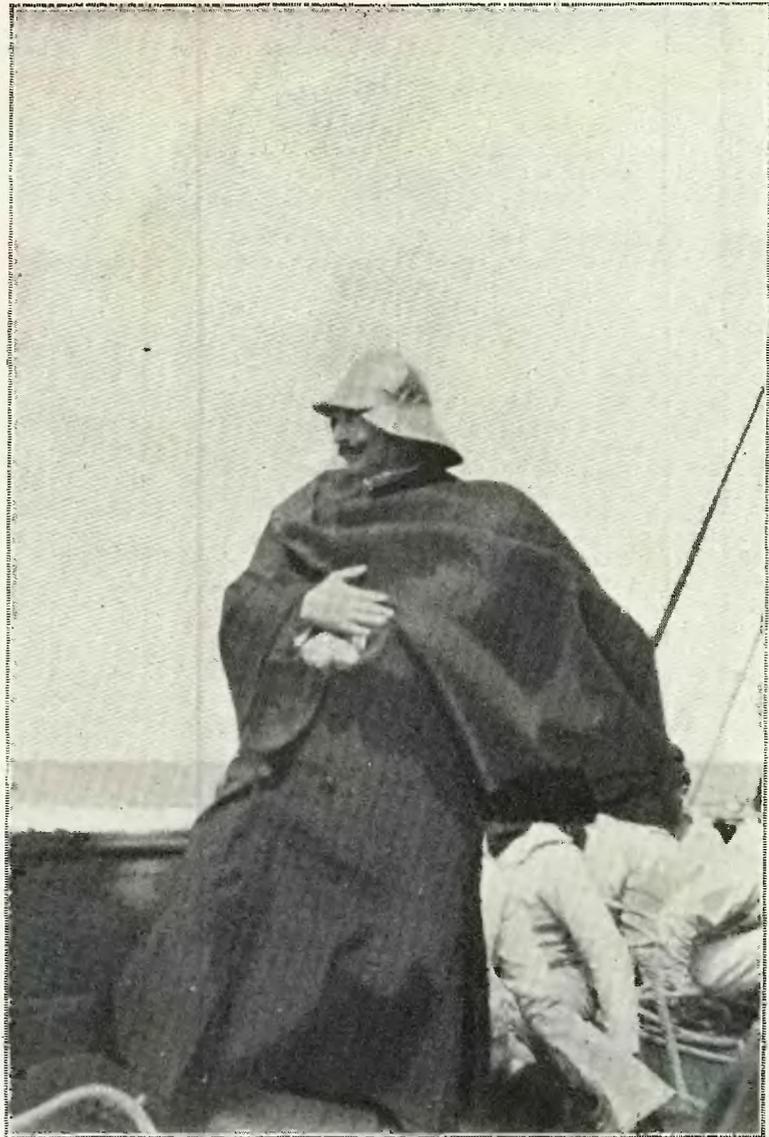
Dès lors, le drame se précipite, brutal. Carlos se fait hâtivement conduire en voiture devant le numéro 245

de la chaussée de Vieurgat, où le secrétaire de légation a son domicile. Balmaceda, justement, est sur le trottoir, devant sa porte. Ensemble, ils pénètrent dans l'appartement du jeune diplomate où tout de suite s'élève la délicate et dangereuse discussion.

M<sup>lle</sup> Waddington et son frère Carlos revenant de la Fête des Fleurs.  
*Photographie prise à Bruxelles en juin 1905.*Le meurtrier : Carlos Waddington.  
*Croquis d'audience de G. Flasschen.*

Sanglants reproches d'un côté. De l'autre, dédaigneuse et outrageante défense. Enfin, c'est la mise en demeure, ce sont les menaces : « Vous épouserez. — Non. » Huit coups de revolver. Carlos, comme il l'avait promis, a tiré sur Balmaceda. Il a tiré à bout portant et sa victime est tombée frappée par cinq balles, dont les deux dernières ont traversé le cœur et le poumon.

A Paris, l'acquiescement d'un tel criminel ne ferait pas de doute. Il est fort possible qu'à Bruxelles, où l'on juge Carlos Waddington, le talent de ses défenseurs, M<sup>es</sup> Huysmans père et fils et M<sup>e</sup> P.-E. Janson, obtienne du jury un pareil verdict négatif.

Guillaume II, en surcoût, sur le yacht *Meteor*.

## AUX RÉGATES DE KIEL

La « grande semaine » nautique de Kiel a eu, cette année, un exceptionnel éclat. La haute société parisienne et le yachting français y étaient brillamment représentés. Nos compatriotes ont, au cours de ces fêtes, été comblés de prévenances et d'amabilités et par l'empereur et par les princes ses fils, le kronprinz en tête, et par le prince Henri de Prusse, frère de Guillaume II. C'est ainsi qu'à la soirée donnée chez le prince Adalbert, les jeunes filles françaises invitées ont été accablées sous les fleurs et que l'on s'est disputé, au sein même de la famille

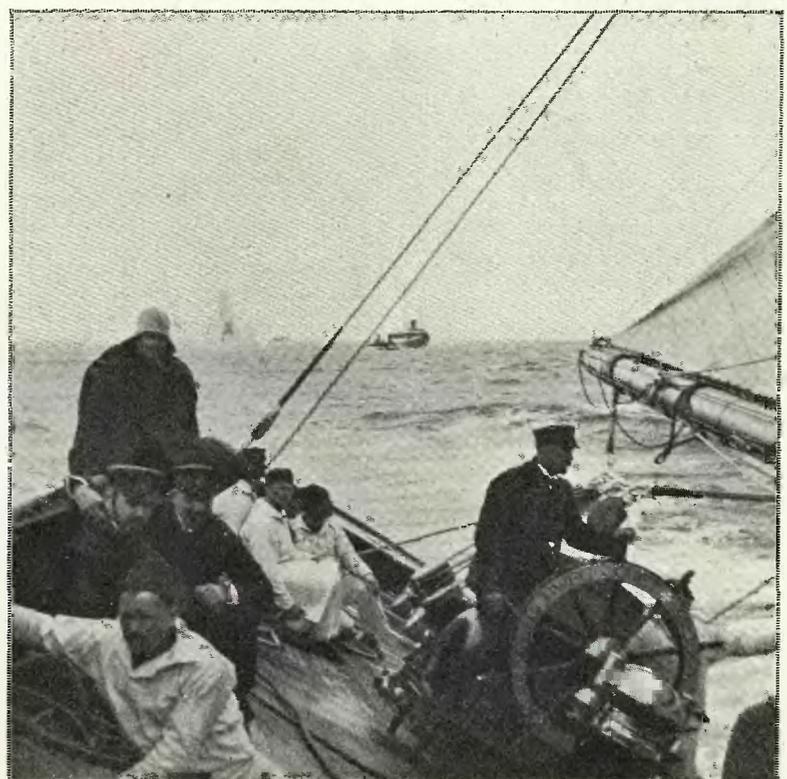
impériale, le plaisir de valser avec elles. Le duc Decazes, le duc de Rohan, le marquis de Modène, le baron Alphonse Berget, le comte Clary, M. Léopold Mabileau, directeur du musée social, qui accompagnait là-bas le prince de Monaco, M. Gaston Menier, ont été les hôtes de l'empereur, soit sur le yacht impérial *Hohenzollern*, soit sur le racer *Meteor*. Et Guillaume II, enfin, a rendu visite à M<sup>me</sup> Hériot à bord de son yacht, le *Salvator*.

Tout naturellement, Guillaume II, à bord du *Meteor*, a pris part aux régates. Ce lui avait été une occasion excellente d'arborer un costume inattendu et de se montrer sous un aspect nouveau ; il était enveloppé, le temps étant très frais et la pluie

menaçant, d'un ample ulster imperméable ; il avait coiffé un large surcoût aux allures de heaume qui lui donnait une tournure très pittoresque. Et le *Meteor* — la goélette dont miss Alice Roosevelt fut naguère la marraine — est arrivé premier dans la course où il était inscrit, « la grande série » qui se disputait le vendredi matin 21 juin. La lutte, où était engagé un autre racer, le *Hamburg*, construit par un groupe de yachtsmen allemands pour disputer le prix au yacht impérial, fut très rude. La victoire ne fut due, en fin de compte, qu'à l'audace intrépide de l'empereur, qui défendit formellement qu'on amenât les voiles de flèche, même en pleine bourrasque.



Deux invités français : le comte Clary et M. Léopold Mabileau, sont assis derrière l'empereur.



Guillaume II et son équipage pendant la course.

A BORD DU YACHT DE COURSE IMPÉRIAL "METEOR"

## LIVRES NOUVEAUX

Romans.

♀ *Femmes!* Un nouveau livre de M. Marcel Prévost (Lemerre, 3 fr. 50), c'est-à-dire un régal impatientement attendu par les friands de littérature élégante, finement passionnée et discrètement voluptueuse. Il est des séductions qui ne s'émeussent point. On se laisse toujours prendre au charme des héroïnes de M. Marcel Prévost; et ce charme est tellement intense qu'il rayonne en dehors de l'œuvre et, dans nos esprits, évoque impérieusement des émotions et des souvenirs. Ces *Femmes* qui se succèdent en exquis visions dans les récits du romancier sont par-dessus tout, en effet, humaines et vraies, telles que nous les rencontrons en grand nombre dans la vie de chaque jour, enthousiastes ou douloureuses, vibrantes, illusionnées, faibles surtout, faibles en tout, d'une adorable faiblesse qui les met à la merci d'une lecture, d'une caresse ou d'une chanson. Et, pour ces fragiles sensitives, si facilement en péril et promptes à prendre le vertige. L'écrivain nous demande notre tendresse, notre indulgence, notre protection. Il nous invite à accepter plus dignement, vis-à-vis d'elles, notre rôle viril de protecteur, à ne pas leur refuser, selon les cas, notre secours ou notre pardon. Et c'est là, nous semble-t-il, la morale, la bonne et saine morale qui se dégage de toute l'œuvre de M. Marcel Prévost. Parmi les *Femmes* de son dernier livre — un bouquet de neuf délicieuses nouvelles — « Henriette Derain », que connaissent déjà nos lecteurs, occupe le premier plan. Ce petit roman qui, dans le recueil, figure sous le titre nouveau et définitif de : « Un voluptueux », a été trop récemment publié par *L'Illustration* pour qu'il soit utile ici d'en analyser la trame. Au reste, une réflexion du comte de Guercelles — le voluptueux auquel se refuse la seule femme qui vraiment l'ait aimé — suffit à résumer le livre et à donner ses conclusions morales : « Avoir, dit Guercelles, un cœur exclusif et fidèle comme cette enfant et posséder l'être qu'on aime, n'est-ce pas plus de bonheur et même plus de volupté ? » Dans la conscience du viveur se passe le plus douloureux des drames. Guercelles ne consent pas encore à s'avouer : « Ma vie a été mauvaise », mais il se demande déjà : « N'ai-je pas été dupe des autres et de moi-même », dupe de la convention verbale qui appelle amour ce qui n'est pas de l'amour ?

♀ Avec ses souvenirs précis comme des documents, M. Jules Claretie (*le Mariage d'Agnès*, Fasquelle, 3 fr. 50) évoque le foyer de la Comédie-Française à un moment tragique de son histoire, le foyer de la Comédie transformé en ambulance, peuplé de malades et de moribonds au chevet desquels veillent les comédiennes transformées en providences : la « bonne Madeleine Brohan », M<sup>lle</sup> Reichenberg, « cette grâce vivante », M<sup>lles</sup> Favard et Emilie Dubois, et aussi Suzanne Aubry, la blonde Agnès du roman. On voit passer, en vareuse de garde national, accompagné de son très jeune frère, Coquelin, dont la voix de clairon sonne comme une diane. Et il y a encore Prudhon, Boucher et d'autres. Reconstitution admirable de pittoresque, de réalité, qui ajoute à l'intérêt du récit l'attrait des scènes de l'histoire.

♀ A peu de jours d'intervalle, ont paru deux romans : *L'Automne*, de M. André Lichtenberger, dont nous avons rendu compte récemment; et *L'Automne du cœur* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), de M. Richard O'Monroy, — qui, avec des titres à peu près identiques, ont brodé sur des thèmes analogues. Dans ces deux livres, en effet, il nous est prouvé qu'à partir d'un certain âge, les passions deviennent ou ridicules ou dangereuses, que l'amour réclame, exige la jeunesse et qu'en des rôles de galantins, les vieux beaux ont fort mauvaise grâce. Mais, pour avoir traité le même sujet — déjà bien des fois traité d'ailleurs — il ne suit pas que les deux romanciers aient écrit le même livre. *L'Automne* de M. Lichtenberger et *L'Automne du cœur* de M. Richard O'Monroy diffèrent autant par la « manière » que par l'invention, et les psychologies respectives des premiers rôles de l'un et de l'autre livre n'ont entre elles que les points de contact indispensables, nécessités par la thèse commune. Notons, au surplus, que le grison de *L'Automne du cœur* est moins favorisé que le quinquagénaire de *L'Automne*, puisqu'il ne résiste pas,

comme ce dernier, à la dissipation du mirage et qu'il succombe, victime de ce mauvais été de la Saint-Martin, plus redoutable dix fois que le plus rigoureux hiver.

♀ Citons encore : les *Châteaux de sable* (Fasquelle, 3 fr. 50), par M. Charles-Henry Hirsch, qui, avec son tour ironique et si personnel, étudie l'influence des enfants sur des époux incertains de leurs devoirs mutuels; *Une amoureuse* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), une œuvre de début, très honorable, de M<sup>me</sup> V. Bouyer-Karr; *Croquis de jeunes filles* (Flon, 3 fr. 50), par M. Henri Davignon, qui nous révèle cinq physionomies séduisantes de jeunes filles contemporaines : la « snobinette », la « dévote », la « chasserresse », l'« écrivassière », la « virtuose »; *Maître Josias* (Perrin, 3 fr. 50), conte du vieux Strasbourg, par M<sup>me</sup> M. Diemer.

Histoire.

♀ La puissante et pittoresque étude qui vient de paraître sur la « République consulaire » (Flon, 8 fr.), complète l'œuvre — célèbre dès le premier volume — de M. Albert Vandal : *L'Avènement de Bonaparte*. Maintenant, grâce au patient labeur et à l'admirable conscience de deux de nos plus éminents historiens, M. Albert Vandal et M. Henry Houssaye, on peut dire que l'ascension et la chute de l'Aigle, ces deux faces opposées d'un merveilleux triptyque, sont définitivement et lumineusement reconstituées. Sur les hommes et les événements du Consulat, on avait beaucoup à apprendre. Quand on a lu le livre de M. Albert Vandal, on a beaucoup appris; du moins, on a goûté cette joie rare de voir la réalité historique se dégager de la convention de l'histoire et le document se substituer à la fiction, à la légende, aux formules. Le Premier Consul, dans *L'Avènement de Bonaparte*, nous apparaît physiquement comme un petit homme maigre, courbé, au teint gris, déplaisant, à la mine ravagée, aux yeux extraordinaires, vêtu, d'habitude, d'un frac de drap olive passablement usé. Il est peu instruit des choses de la Révolution qu'il se fait raconter et expliquer, chaque soir, par Cambacérès et Lebrun, ses deux collègues au Consulat. Ce qu'il aime, au reste, dans la Révolution, ce ne sont point les grands principes qu'il ne tardera pas à méconnaître; c'est uniquement sa forme militaire et guerrière, conquérante et romaine, à laquelle il demeure constamment attaché. Peu de gens prennent au sérieux la pseudo-République dont Bonaparte a gratifié la France; la question seulement est de savoir si la France trouvera en lui la solution définitive ou simplement un agent de solution. Bonaparte, cependant, dissimule son ambition pour se vouer entièrement à sa tâche de constructeur. Tout a été détruit. Il faut tout recréer. Au milieu des désordres, des agitations, des complots, Bonaparte refait la cohésion nationale, et c'est là son incontestable gloire contre laquelle rien ne prévaudra. Cet insigne chef militaire fut le pacificateur de la France. Cette pacification qu'il accomplit par l'autorité pouvait-il l'opérer par la liberté? Telle est la grande question qui se pose à la fin de l'ouvrage et sur laquelle on discutera éternellement. M. Albert Vandal, lui-même, évite de conclure. Il reconnaît que, si Bonaparte en cette crise eût fondé un commencement de liberté, il se fût montré supérieur à son siècle, supérieur à lui-même. Et il ajoute : « Il est impossible de dire si l'œuvre était au-dessus de son génie; elle était certainement au-dessus de son caractère. »

♀ On sait, communément, de Maubreuil que, le 31 mars, lors de l'entrée des souverains alliés à Paris, il attachait la croix de la Légion d'honneur à la queue de son cheval et que, peu après, sur la grande route, il vola les bijoux de la reine de Westphalie. On n'ignore pas non plus que *L'Affaire Maubreuil* compte parmi les causes célèbres de la Restauration. Mais on connaît peu les détails, on n'a pas encore pénétré certains mystères de ce procès ou plus exactement de cette série de procès troubles où furent engagées de si hautes responsabilités politiques. Car l'affaire Maubreuil n'est pas seulement une cause célèbre. Elle est un morceau de l'histoire. Et M. Frédéric Masson, qui, entre deux chapitres de son grand travail sur « Napoléon et sa famille », s'est appliqué à reprendre, dès son origine, cette procédure ténébreuse, nous prouve que *L'Affaire Maubreuil* (Ollendorff, 3 fr. 50) est non point un accident, mais une conséquence, et qu'en déshonorant un homme elle peut suffire à flétrir un régime.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA BEAUTÉ CHEZ LES MALAISES.

Elles sont peu nombreuses, les races humaines chez qui les femmes ne sachent pas « souffrir pour être belles ». Quand elles ne s'estroient pas les pieds dans des brodequins de fer, elles se percent le nez ou les oreilles...

Les coquettes de certaines tribus de la presqu'île de Malacca ont trouvé un moyen plus original de « s'embellir ». Rectifions. Le moyen fut plutôt imposé que choisi, puisque la torture que nous allons décrire est infligée à ces Vénus asiatiques peu de temps après leur naissance.

On leur soude autour du cou un premier carcan qui les oblige à garder la tête toujours relevée. Cette posture tend à disjoindre les vertèbres cervicales, dont les



Deux élégantes de Malaisie.

cartilages se distendent et s'épaississent peu à peu. La longueur du cou s'en trouve sensiblement augmentée.

Chaque année, une mère vigilante ajoute un anneau au collier original, et, grâce à ce barbare procédé, on obtient de pitoyables monstruosité dans le genre de celles que présente notre photographie.

Il faut remarquer que cette étrange déformation est le triste privilège des filles de familles riches; elle a pour but de prouver que les pauvrettes furent, de par leur naissance, dispensées de toute œuvre servile.

LES LABORATOIRES D'ÉTAT POUR LA RÉPRESSION DES FRAUDES.

Au moment où la question de la répression des fraudes alimentaires, toujours d'actualité, soulève des incidents d'une gravité exceptionnelle, il nous paraît intéressant de préciser l'organisation récente des moyens de répression.

Avant la loi du 1<sup>er</sup> août 1905, la recherche des fraudes alimentaires n'était effectuée que dans un petit nombre de villes possédant un laboratoire municipal fonctionnant sous le contrôle du maire (à Paris, sous celui du préfet de police), en vertu de la loi de germinal qui autorise ce magistrat à surveiller la sincérité et la qualité des denrées alimentaires. En général, ces laboratoires cumulaient le service des analyses et celui des prélèvements; en tout cas, leur droit de prélèvement était restreint au territoire de la commune. Seules, les denrées supportant les droits de consommation étaient partout soumises au contrôle de la régie. Cette dernière peut prélever chez le producteur, chez le débitant, ou en cours de route, des échantillons de vin, par exemple, qu'elle fait analyser par le laboratoire du ministère des Finances, et elle a le droit d'intenter des poursuites pour cause de plâtrage, mouillage et toute adul-tération prévue par la loi.

A ce régime fort imparfait, la loi nouvelle substitue une organisation d'État embrassant tout le territoire français et dépendant directement du ministère de l'Agriculture. Les analyses seront désormais faites par des laboratoires d'État ou agréés par l'État; et les prélèvements seront exclusivement confiés à des agents nommés par le préfet ou à des commissaires

de police agréés par lui. Les deux services restent indépendants l'un de l'autre, et le laboratoire ne connaît l'échantillon que sous un numéro. On supprime ainsi toute possibilité d'intervention pour peser sur la sincérité de l'analyse; le préfet et le Parquet restent seuls exposés à des sollicitations d'indulgence. Rien n'est changé à la compétence spéciale de la régie.

Ce service a été réparti entre vingt-neuf laboratoires ayant dans leur ressort un ou plusieurs départements et dont vingt-sept sont déjà organisés. Par mesure d'économie, le ministère de l'Agriculture a adapté aux nouvelles exigences neuf laboratoires de ses stations agronomiques : Arras, Auxerre, Bordeaux, Chartres, Beaune, Nancy, Nantes, Poitiers, Tours. Il a agréé, comme laboratoires d'État, quinze laboratoires municipaux : Amiens, Dijon, Brest, Châteauroux, Clermont-Ferrand, le Havre, Lille, Lyon, Nîmes, Reims, Rennes, Saint-Etienne, Toulon, Toulouse, Rouen. Enfin, le ministère des Finances a mis à sa disposition trois des dix-huit laboratoires spécialement institués pour le service des douanes : Paris, Bayonne et Port-Vendres. Il reste à statuer pour Marseille et Montpellier.

Il résulte, notamment, de ces diverses dispositions que le laboratoire municipal de Paris a vécu. Tous les échantillons prélevés dans le ressort de la préfecture de police seront désormais analysés au laboratoire central du ministère des Finances.

Ce laboratoire, installé rue de la Douane, fonctionne sous la haute direction du docteur Bordas, professeur au Collège de France; il occupe actuellement cent cinquante chimistes qui font de 180.000 à 200.000 analyses par an. Ces agents sont sélectionnés avec le plus grand soin, car l'administration des douanes, ne pouvant prolonger l'embargo mis par elle sur les marchandises suspectes, exige un rapport dans les quarante-huit heures de la remise de l'échantillon, et ce rapport peut toujours être contesté par voie de contre-expertise. Les autres laboratoires ont eux-mêmes un personnel de premier ordre; le laboratoire des Finances de Bordeaux, pour ne citer que celui-là, a pour directeur M. Gayon, membre de l'Institut. La répression de la fraude sur les denrées alimentaires semble donc pouvoir s'exercer utilement... si la politique n'y met obstacle.

LA COMBUSTION SPONTANÉE DU CHARBON.

Il est toujours dangereux de faire de grands dépôts de charbon : ils sont aptes à prendre feu, spontanément. On a longtemps cru que cette ignition spontanée était due à l'oxydation des pyrites contenues dans les houilles; mais c'est une erreur d'après M. V.-B. Lewes, un ingénieur et chimiste anglais particulièrement compétent dans les questions d'éclairage et de chauffage. Ce qui se passe, c'est une condensation de l'oxygène dans les pores du charbon, d'où oxydation des hydrocarbures contenus dans celui-ci. Le danger de cette condensation existe dans tous les tas un peu considérables de charbon, soit à l'air libre, soit encore et surtout dans les soutes des navires. Pour le combattre, on dispose d'un moyen principal, qui consiste à ventiler la masse. La ventilation refroidit la masse et met obstacle à l'échauffement qui précède et détermine l'ignition. Mais il n'est pas toujours facile de ventiler une montagne de charbon; et il est très difficile de pratiquer la ventilation dans les soutes d'un navire. Aussi M. Lewes propose-t-il autre chose. Il installe dans les soutes de petits cylindres d'acide carbonique liquide qu'on met en place à mesure qu'on emmagasine le charbon, de manière à les répartir un peu dans toute la masse. La soupape de ces cylindres reste ouverte, mais le tube de dégagement est fermé par un alliage qui fond à 93° C. Si le charbon s'échauffe en un point, l'alliage fond avant qu'il soit possible au charbon de s'enflammer; l'acide carbonique liquide, qui n'est plus sous pression, se vaporise en produisant un refroidissement considérable qui met un terme aux velléités incendiaires de la houille. En outre, le gaz carbonique, étant plus lourd que l'air, s'accumule dans le fond de la soute et, comme il éteint tout feu, il constitue une sécurité de plus.

ACTION DESTRUCTIVE DU COURANT ÉLECTRIQUE SUR LE CIMENT ARMÉ.

On sait que le ciment armé possède, entre autres propriétés, celle d'empêcher et même d'arrêter l'oxydation des fers et aciers qu'il enveloppe. Un ingénieur américain, M. Kundson, vient de constater

qu'en revanche il subit fortement l'influence des actions électrolytiques.

Le ciment humide est dix à quinze fois plus conducteur que le ciment sec. Lorsqu'il est traversé par un courant électrique, il se désagrège et le fer s'y oxyde comme s'il se trouvait dans le sol. M. Kundson a immergé durant trente jours un bloc de ciment armé traversé par un tube de fer de 5 centimètres de diamètre où l'on faisait passer un courant électrique très faible (1/10 d'ampère). Au bout de ce temps, le métal avait perdu 2 % de son poids et le ciment n'adhérait presque plus.

Il y aurait donc un facteur, très important, jusqu'ici ignoré, dont on devrait tenir compte dans les emplois du béton armé.

#### LES ÉTRANGERS EN FRANCE.

Jusqu'en 1891, le nombre des étrangers en France était allé grandissant. A cette époque, il atteignait le chiffre de 1.130.211, soit 297 pour 10.000 habitants.

Depuis, il y a arrêté dans la progression, arrêté qui s'explique en partie par la réforme de la législation sur les naturalisations.

Au dernier recensement, le nombre des étrangers n'était plus que de 1.033.871, soit 269 pour 10.000 habitants. Au contraire, le nombre des naturalisations va croissant. En 1901, on en a relevé 221.784.

Si l'on totalise, depuis 1872, le nombre des étrangers et des naturalisés, on voit que ce nombre a augmenté d'environ 500.000, ce qui représente à peu près le cinquième de l'augmentation du nombre total des habitants.

Parmi les 1.033.871 étrangers récemment recensés, on compte :

330.465	Italiens,
323.360	Belges,
89.772	Allemands,
88.425	Espagnols,
72.042	Suisses,
36.948	Anglais,
21.999	Luxembourgeois,
16.061	Russes,
10.017	Américains (non des Etats-Unis),
9.790	Autrichiens,
6.615	Hollandais,
6.155	Américains (des Etats-Unis),
5.200	Roumains, Serbes, Bulgares,
2.727	Turcs,
2.225	Grecs, etc.

La population du département des Alpes-Maritimes est composée d'étrangers dans la proportion de 28,5 % dont 21,3 % sont Italiens. Le département de la Seine ne vient qu'au huitième rang, avec 5,2 %.

#### UNE FÊTE EN AUVERGNE.

Les fêtes fédérales de gymnastique qui eurent lieu, le mois dernier, à Clermont-Ferrand, ont été fort brillantes. La société la Gannatoise s'est particulièrement distinguée dans les diverses parties du programme. Elle avait eu l'heureuse idée de présenter des joueurs de vielle et de musette en costumes anciens du Bourbonnais, et cette reconstitution originale, habilement préparée par M. Thomas, directeur de l'école de Gannat et président de la Gannatoise a contribué dans une large mesure au succès de l'association.



joueurs de vielle et de musette en costumes anciens du Bourbonnais.



Aspect actuel du cratère du Vésuve. — Phot. J. Erocherel.

#### LE NOUVEAU CRATÈRE DU VÉSUYE.

La dernière éruption a sensiblement modifié la forme du Vésuve; la partie supérieure du cône s'est écroulée et le cratère, découronné, s'est abaissé de plus de 250 mètres. Dans le numéro du 12 mai 1906, à côté de la vue jusqu'alors classique du volcan, nous avons reproduit une photographie montrant sa silhouette nouvelle; mais, par suite de l'instabilité des roches et du dégagement de gaz méphytiques, cette photographie avait été prise d'assez loin. Celle que nous publions aujourd'hui a été obtenue de beaucoup plus près, et nous présente dans ses menus détails l'aspect actuel du Vésuve.

#### LES DÉCHETS DU SERVICE POSTAL DES VALEURS.

Voici quelques chiffres d'où il ressort que le service des Postes, se fait avec un déchet relativement insignifiant, bien que portant sur des quantités considérables.

Ainsi, en 1906, la poste a transporté 11 millions de lettres ou de boîtes pour lesquelles plus de 4 milliards de valeurs avaient été déclarées, et 26 millions de lettres recommandées.

Si l'on estime que les déclarations de valeurs sont faites pour un chiffre bien supérieur au chiffre avoué, et si l'on tient compte du nombre d'objets recommandés, on peut évaluer certainement à une dizaine de milliards les sommes transportées.

Sur les 37 millions d'objets et sur les 10 milliards de valeurs confiés à la poste, 118 objets seulement ont été perdus, et il a été remboursé 50.564 francs.

Il a été délivré 52.900.646 mandats ou bons de poste pour une somme de 2 milliards 400 millions.

Il a été remboursé pour perte ou payement sur faux acquits 10.663 francs.

Enfin l'Administration a servi d'intermédiaire pour le recouvrement de 18 millions 912.000 valeurs dont le montant s'est

élevé à 436.585.000 francs. Il en a été égaré 112 dont le remboursement a entraîné une dépense de 2.239 francs.

#### LA POSTE EN INDO-CHINE.

Jusqu'en ces derniers temps, le facteur rural était un fonctionnaire inconnu en Indo-Chine. En dehors des localités sièges d'un bureau de poste, l'indigène ne disposait d'aucun moyen pour l'expédition ou



Un bureau de poste dans un village d'Indo-Chine

la réception de sa correspondance; les trams ou porteurs de plis officiels n'étaient pas utilisés pour le service privé.

L'administration s'est enfin décidée à placer des boîtes aux lettres dans tous les villages importants; en même temps elle installait à peu près partout des dépôts de timbres-poste et d'enveloppes timbrées. Le nouveau service, assez bien organisé en Cochinchine et en Annam, fonctionne dans deux provinces du Tonkin et fonctionnera bientôt dans tout le Delta.

#### CONSERVATION DE LA VIANDE PAR LES VAPEURS DE SOUFRE.

M. H. de Lapparent, inspecteur général de l'agriculture, a signalé récemment à la Société nationale d'agriculture de France, un procédé de conservation de la viande qui lui donne d'excellents résultats depuis vingt-cinq ans.

En brûlant quelques centimètres de mèche soufrée dans un garde-manger ordinaire entouré d'un treillis en fil de fer où la viande est accrochée, on conserve celle-ci très fraîche pendant plusieurs jours. Après cuisson, il est impossible de percevoir le moindre goût de gaz sulfureux.

D'autre part, M. de Lapparent préconise les moyens suivants pour conserver la viande pendant plusieurs semaines :

1° Pratiquer les fumigations aussi vite que possible après l'abatage et opérer en vase clos.

2° Ne soumettre aux fumigations que les

pièces de viande sans os ou avec des os non sectionnés, car l'altération se propage toujours des os coupés aux tissus charnus. Il faut donc désosser les petits morceaux et, pour les gros quartiers, désarticuler les os.

3° Vingt-quatre ou quarante-huit heures après les fumigations, il faut placer la viande dans une atmosphère de gaz carbonique, ce qui est facile en introduisant dans le vase clos des cylindres de gaz carbonique liquéfié.

Les quartiers ainsi conservés n'ont aucun goût suspect au bout de plusieurs semaines; ils semblent, en outre, avoir acquis la faculté de se conserver plusieurs jours à l'air ordinaire. L'analyse a montré qu'au bout de quarante-sept jours la viande renferme 22 grammes de sulfites ou bisulfites par 100 kilogrammes, proportions tout aussi inoffensives que celles du gaz sulfureux employé pour conserver les vins, pour souffrir les barriques et pour fabriquer les vins de Sauternes.

#### LES SOCIÉTÉS D'ENTRAÎNEMENT AU TIR DE DÉFENSE.

Dans un article sur *l'Assaut au pistolet*, *L'Illustration* du 15 juin a parlé incidemment des sociétés qui s'occupaient de l'entraînement pratique au pistolet et au revolver. A la demande d'un certain nombre de nos lecteurs, nous donnons ci-après quelques renseignements sur les principales d'entre elles :

Deux de ces sociétés s'occupent exclusivement du tir de défense (tir au commandement et tir de vitesse). Ce sont :

1° La société *l'Assaut au pistolet*, 350, rue Saint-Honoré, société fondée en 1904 et

comptant environ 150 membres (président : M. le docteur Devillers). Cette société ne fait usage que des balles inoffensives Devillers et ses réunions ne comportent que des assauts au pistolet ou au revolver se rapprochant le plus possible du combat réel.

2° La société *le Pistolet*, 10, rue Blanche, société fondée en 1894 et comprenant environ 200 membres (président : M. le comte Clary). On y pratique le tir à la balle de plomb sur silhouette à 25 mètres (tir de duel et tir au revolver).

D'autres sociétés pratiquent à la fois l'escrime et le tir de combat. Nous citerons : *les Armes de combat*, 32, rue de l'Arcade, société toute récente qui compte déjà près de 200 membres (président : M. Henri-Georges Berger); *la Société d'entraînement à l'escrime et au pistolet*, 2, rue Pigalle (président : M. Georges Bureau); *la Société militaire d'escrime pratique et de tir*, 37, rue Radziwill, société fondée en 1904 et comprenant exclusivement des officiers de l'armée active, de la réserve et de la territoriale au nombre d'environ un millier (président : M. le général Burnez). Cette société fait usage des balles Devillers, de même que le *Club Scéen*, 6, place Saint-Michel, société d'entraînement à l'escrime, au tir et au tennis, comptant environ 150 membres (président : M. Kirchhoffer).

Presque toutes ces sociétés sont des sociétés fermées où l'on ne peut entrer que sur la présentation de deux membres de la société et après ballottage.



A Alpiarça : arrivée de l'automobile amenant les chefs républicains.

M. Joao Franco  
le premier-ministre dictateur

A Alpiarça : la foule saluant les chefs et députés républicains.

## LE MOUVEMENT RÉPUBLICAIN EN PORTUGAL

## LA CRISE PORTUGAISE

Le Portugal est en ce moment le théâtre de troubles d'une certaine gravité. Ils ont été provoqués par la brusque dissolution des Cortès, et l'institution, en fait, d'une véritable dictature aux mains du président du Conseil Joao Franco.

L'agitation a pris sur certains points le

caractère d'un mouvement nettement anti-dynastique, et les chefs républicains ont organisé dans diverses villes des meetings qui ont été très bruyants, à Alpiarça, notamment, où le principal orateur était le docteur Almeida.

A Lisbonne, les 18 et 19 juin, des bagarres violentes se sont produites. Elles ont été réprimées par la police, qui a opéré

jusqu'à deux cents arrestations. Le sang, enfin, a coulé : un commerçant et un étudiant ont été tués. On les a enterrés clandestinement la nuit, afin de prévenir des manifestations qui se préparaient.

Aux dernières nouvelles, le calme se rétablirait, à l'annonce que le roi Carlos a refusé de sanctionner les mesures sévères que lui proposait M. Franco.

## LE ROI DE SIAM A PARIS

Le roi de Siam a passé à Paris, la semaine dernière, quelques jours : arrivé mardi soir, il repartait vendredi à destination de l'Angleterre. Les événements du Midi lui ont fait tort, et sa présence parmi nous a passé inaperçue. Pas de dîners, pas de galas. En dehors des visites officielles, Chulalongkorn s'est promené dans Paris comme eût fait un banal touriste, visitant les attractions de la saison. C'est ainsi que le lendemain de son arrivée, le mercredi, il se rendait aux Salons.

Un seul agent de la Sûreté escortait discrètement le roi et sa suite, composée de deux de ses fils, de son ministre à Paris et d'un personnage de sa cour. Coiffé d'un chapeau melon, une orchidée à la boutonnière de son veston, très correct dans son costume européen, rien ne le signalait à la curiosité et il put tout à son aise, sans attirer l'attention des promeneurs, prolonger pendant plus de deux heures sa flânerie dans le hall de la sculpture et les salles de peinture. Notre photographie le montre au moment où, dans la section de la « petite sculpture », il contemple longuement un *Napoléon à Waterloo*, en bronze, de Mercié.

## LA PERTE DU « CHANZY »

(Voir la gravure, page 435.)

Le dernier courrier de Chine nous a apporté des photographies intéressantes de l'échouage du croiseur *Chanzy*, de la division navale d'Extrême-Orient, qui s'est produit, le 20 mai dernier, sur un des récifs qui entourent l'île Ballard, dans l'archipel du Tchou-San.

Il faisait une brume intense, au point qu'on n'aperçut qu'à peine, à 40 mètres de distance, un rocher de 60 mètres de large. Il était impossible de l'éviter. Le *Chanzy* talonna. Il était 4 heures du matin.

Le commandant prit la direction de la manœuvre. Grâce à son sang-froid, nulle panique ne se produisit, et un désastre immédiat, qui eût entraîné sans doute de nombreuses pertes d'hommes, put être évité. Le *Chanzy* reposait par l'avant sur la roche et, à marée basse, déjaugeait considérablement comme on le voit sur notre photographie. Il avait sa coque ouverte, et quatre de ses compartiments étanches envahis. Il télégraphia, grâce à ses appareils de télégraphie sans fil, à Shanghai, et tour à tour, l'*Alger*, le *Bruix*, le *D'Entrecasteaux*, arrivaient pour lui porter secours. Un moment, on put espérer qu'on allait sauver le malheureux navire : trois compagnies de sauvetage, anglaise, danoise et



Le Chanzy sur le récif de l'île Ballard.

japonaise, s'appliquèrent tout d'abord à aveugler les voies d'eau. On comptait parvenir, à la grande marée du 28 mai, à le dégager et à l'emmener à la remorque. Vain espoir : sous l'effort des lames, les déchirures de la coque s'agrandirent. Dans la nuit du 30 mai, le croiseur coulait par l'arrière.



LE ROI DE SIAM AU SALON DE SCULPTURE. — S. M. Chulalongkorn et son ministre des Affaires étrangères devant le « Napoléon à Waterloo » de Mercié.